

Anthologie des Nouvelles

Le Capitaine de Gondor

Michèle Huwart

Parue sur



<http://www.jrrvf.com>

Chapitre 1

L'ATTENTAT

Mai 1957. Il fait beau. Il fait chaud. La route en lacets descend des montagnes vers la grande ville, bordée de prairies plantées d'arbres, orangers ou oliviers. Des femmes aux longues robes travaillent dans les champs. Des hommes aussi, en djellaba rayées, ou en chemises à carreaux. Je suis ici depuis deux ans, déjà. Dans ce pays en guerre, qui a l'air pourtant si paisible. Je suis ici parce que je suis soldat. Légionnaire-parachutiste, avec la grade de Capitaine.

Je suis assis à l'avant d'un camion militaire, conduit par un caporal d'origine ... quoi, au juste ? Allemande ? Autrichienne ? Ou Suisse comme précisé sur ses papiers ? Un légionnaire au passé incertain, comme la plupart de ceux qui se battent sous mes ordres. Qui font la guerre – même si celle-ci ne veut pas dire son nom – pour mon pays. Nous roulons vers Alger. Et j'ai l'esprit troublé. Car si nous sommes appelés en ville, ce n'est pas pour faire la guerre, mais la police. Et je n'ai rien d'un policier. Poursuivre des rebelles dans le Djebel, soit. Mener des enquêtes, soutirer des renseignements à des civils, ce n'est pas mon métier.

Nous approchons d'Alger. Je suis d'humeur maussade. Même si le temps est beau. Venant en sens inverse, j'aperçois le vieil autobus de la ligne Alger-Tizi Ouzou. Poussif et bondé, comme à l'ordinaire. Nous le croisons, et des enfants nous saluent.

Trente secondes plus tard, c'est l'explosion. Je me retourne. L'autobus éventré vacille, puis verse dans le fossé. J'entends des cris, des hurlements. Nous faisons demi-tour, trop lentement à mon gré, mais la route est étroite. Je me précipite vers la carcasse en flammes. Il y a des gens à l'intérieur. Blessés. Vivants. Il faut y aller. Aller les chercher. En sortir un. Une deuxième. Un troisième. Puis le feu interdit aux sauveteurs d'entrer encore. C'est trop tard. C'est fini.

Il doit y avoir une vingtaine de blessés, étendus sur la route. Je ne suis pas médecin. Je suis plus versé dans l'art de tuer que dans l'art de guérir. Pourtant, je prends la main d'un enfant arabe, inconscient. Doucement, je lui parle, il ouvre les yeux. Je pose la main sur sa jambe blessée. Et il me sourit dans ses pleurs. Car sa douleur s'estompe. C'est un pouvoir que j'ai depuis mon enfance. Qui me vient de mon père et du père de mon père. Depuis des générations. Depuis des siècles. Depuis plus longtemps encore. Et sur cette route d'Algérie, j'exerce ce pouvoir. Une fois, deux fois, dix fois, avant l'arrivée des secours.

Je suis fatigué. Un homme approche, en uniforme. Il m'appelle.

– Capitaine Henri de Gondor !

Chapitre 2

ANNAËLLE -1-

A nnaëlle rit. Elle est blonde. Elle est belle. Elle joue avec mes papiers d'identité.

- Tu as de drôles de prénoms.
- Henri et Jean, tu trouves cela drôle ?
- Je parle des deux autres.
- J'ai quatre prénoms. Comme beaucoup.
- J'en ai trois. Mais ces deux-là, ils sont, comment dire ... bizarres. Frodo et Beren. Je n'ai jamais entendu cela ailleurs.
- C'est, disons ... Gondorien. De famille, quoi !
- Tu as une drôle de famille !

Elle rit de plus belle. Je l'aime.

- Et pourquoi ?
- Disons ... aristo-caricaturale, presque.
- Caricaturale ? Nous n'avons plus de château depuis des générations ...
- Ce n'est pas cela. Catholique. Royaliste. Les filles aux Oiseaux. Les hommes, prêtres ou soldats. Ça ne me déplaît pas. Cela ne me déplairait même pas d'en faire partie.
- Et de t'occuper des oeuvres paroissiales ?
- Tu veux de moi ?

Je la prends dans mes bras. Je l'embrasse.

- C'est à moi de demander ta main. Pas l'inverse. Je t'aime.
- Même si ma famille remonte moins loin que la tienne ?
- Toutes les familles remontent à la création du monde.
- Mais toutes n'en ont pas les traces. Vous, vous pouvez remonter jusqu'où ?
- De façon certaine ? A peu près ... jusqu'au Roi Arthur. Et si l'on en croit la légende ...
- La légende ?
- Jusqu'à la création du Monde.

Elle me regarde. Elle ne rit plus.

- Et tu veux bien de moi ? Malgré tout ?
- Je t'aime.

Chapitre 3

ALGER-LA-BLANCHE

Patrouille de jour, patrouille de nuit, dans la Ville Blanche. La Ville Blanche ...

Décidément, je n'aime pas ça. Je vais même jusqu'à trouver ça ridicule. J'ai envie de prendre mon gueulophone et de crier "Oyez, oyez, bonnes gens, dormez tranquilles, la patrouille du guet veille sur votre sommeil". Le pire, c'est qu'ils le croient. La plupart d'entre eux, du moins. Ceux qui ne sont engagés ni dans un camp, ni dans l'autre. La majorité, sans doute.

Mon régiment a été affecté à la surveillance de quartiers dits "Européens". Belcourt. Bab El Oued. Européens, mais populaires. C'est sans doute ici que la proportion d'habitants favorables à l'indépendance est la moins importante. Et pourtant, nous faisons, comme on dit, des coups de filets. Qui mènent à des interrogatoires. Le Colonel me considère comme un "interrogateur" très efficace. Parce que peu de suspects résistent à mon regard.

Pourquoi ? Je n'en sais rien. Encore une qualité que je tiens de mon père, qui la tenait du sien. En tout cas, ils parlent. Sans violence et sans tortures. Sans que j'aie à appliquer les ordres de Paris – rétablir l'ordre par tous les moyens, même les plus cruels.

Même les plus cruels. Lorsque le Général nous a transmis ces ordres – dont j'avais déjà entendu parler – je revenais de Tizi Ouzou. Je venais de tenir dans mes bras les blessés et les morts de l'autobus d'Alger.

Même les plus cruels. Je me sentais prêt, à ce moment-là, à me comporter comme le dernier des monstres. Pourvu qu'ils paient. Que les coupables paient. Je veux toujours qu'ils paient, mais je me demande maintenant jusqu'où je devrai aller, si l'un d'entre eux est insensible à mon regard. Si sa volonté – ou sa foi en sa cause – est plus forte que la mienne.

Chapitre 4

BUCHENWALD -1-

- T**iens, l'aristo.
- Cigarettes ... et aspirine ! Où as-tu eu cela ?
 - J'ai tout fauché à un kapo.
 - Tu prends des risques, André.
 - Bof. Ici, on est destinés à crever. En fabriquant des munitions pour ces salopards, en plus.
- Alors ...
- Merci. Mais donne les aspirines à Paul.
 - Tu ne peux rien faire d'autre pour lui ?
 - Je ne suis pas médecin. Je peux soulager, pas guérir.
 - S'il ne travaille pas demain...
 - Je sais.

Chapitre 5

HAFIDA

Il fait chaud. Chaud, et lumineux. La lumière est différente, ici. Comme si la Méditerranée, quand on la franchit vers l'Europe, la passait au travers d'un filtre. Un filtre gris-bleu, qui n'existe pas de ce côté. Ici, la lumière est plus forte. Plus crue. Plus jaune, aussi. Alger-la-Blanche n'a pas les mêmes reflets que Marseille. Question de lumière, mais aussi question de poussière. J'ai bien dit de poussière, pas de saleté. Poussière due à la sécheresse, sans doute. Et aussi quelquefois à ce vent chaud et sec qui apporte jusqu'ici le sable du désert.

Il en est des sentiments comme de la lumière. Ils sont plus forts, plus violents. Ou, plutôt, leur violence n'est pas filtrée, elle non plus. Elle éclate en paroles. Elle éclate en actes, aussi. La haine est plus forte, et la colère. Et, sans doute, aussi l'amour.

Nous avons un renseignement, une adresse, recueillie au cours d'un contrôle de routine. A Fontaine Fraîche. Ce n'est pas notre secteur, mais cela n'a aucune importance. Quand nous tenons une piste, nous allons jusqu'au bout.

Nous frappons à la porte, et nous attendons. Personne. Devrons nous la forcer ? Ce ne serait pas la première fois. Mais, finalement, une femme vient nous ouvrir. Elle porte le vêtement traditionnel et le voile. Elle recule, elle a peur. Nous nous trouvons dans un patio, carrelé de céramique bleue. Au milieu coule une fontaine. Romantique et charmant, au milieu de la ville. Mais nous ne sommes pas ici pour des raisons romantiques et charmantes.

Nous fouillons. Pièce après pièce, systématiquement. Rien. Rien de rien. La femme tremble. Elle fait mine de ne pas connaître le Français. Elle joue la comédie. Vu la maison et son contenu, elle est éduquée. Elle a été à l'école. Elle connaît le Français, peut-être même aussi bien que moi.

– Où est-il ? Où est le matériel ?

Elle ne réagit pas. Apparemment pas. mais j'ai remarqué à plusieurs reprises des regards en direction d'une armoire. Un vieux buffet semblable à celui de ma tante de province. Que nous avons déjà fouillé, sans succès ...

– Derrière. Pas dans l'armoire, derrière !

Et mes hommes déplacent le meuble. Moins lourd qu'il n'y paraissait. La cache est là. Des tracts, des détonateurs. Du plastique.

– Emmenez tout ça. Et emmenez-la.

– Elle ne sait rien.

Elle se tient dans l'entrée de la pièce, maintenue en respect par un de mes soldats. Elle est grande et belle, vêtue à l'européenne. Digne, et déterminée.

– Ma mère ne sait rien. Tout ça, c'est à moi. Je suis seule responsable.

Puis elle réfléchit :

– Non, pas seule. Nous sommes des milliers. De votre race, aussi. Et nous vaincrons. A n'importe quel prix.

... A n'importe quel prix ...

Chapitre 6

ANNAËLLE -2-

- **Q**ue fais-tu ?
- Je cherche un endroit, sur la carte.
 - Quel endroit ?
 - Gondor
 - Même si tu le cherches jusqu'au soir, tu ne le trouveras pas.
 - Je ne suis pas idiote. Quand on est "de" quelque chose, ce quelque chose se trouve quelque part.
 - Quelque part, peut-être. Mais pas en France. Ni ailleurs dans ce monde.
 - Où, alors ?
 - Nulle part. Ou plus nulle part.

Annaëlle me regarde d'un air amusé. Contrarié aussi, peut-être.

- Encore des légendes ?
- Encore des légendes. Pourquoi ?
- C'est bizarre. La plupart des grandes familles se rattachent à des légendes. De moins grandes familles aussi. Mais la tienne ... on dirait que tout son passé est légendaire.
- Son lointain passé. Le passé récent est très terre à terre.
- Et Gondor, c'était quoi ? Un village ?
- Un royaume.

A ce moment, elle éclate de rire !

- Tu te moque de moi, Majesté ?
- Non. A la Cour de France, mes ancêtres avait le statut protocolaire de Rois Étrangers. A la cour d'Angleterre aussi, auparavant.
- Comme les Ducs de Rohan ?
- A cela près que nous n'étions ni riches, ni ducs. Seulement Comtes, et sans fortune.
- Ça me fait peur.
- Pourquoi? C'est le passé. Et, pour beaucoup de choses, sans doute un rêve.
- Quand tu me parles de ta famille...
- C'est toi qui m'interroges.
- Parce que je t'aime. Mais j'ai l'impression que tu viens d'ailleurs.
- Je viens d'ici. De Paris. Je suis né à Paris. Mes ancêtres paternels sont Français depuis des siècles.
- Mais avant ?
- Anglais. De toute façon, ça n'a pas d'importance.

Elle plonge les yeux dans les miens.

- Ça en a. Pour moi. Pour toi aussi.
- Et pour nous ?
- Que disent-elles, tes légendes ?
- Elles sont tristes.

Chapitre 7

INTERROGATOIRE

h afida est dans mon bureau. Peut-on appeler cela un bureau, d'ailleurs ? Il fait de plus en plus chaud, de plus en plus moite. Je transpire. A cause de la chaleur, mais aussi parce que je suis, disons ... mal à l'aise. Cette fille est belle, plus belle que bien des européennes. Elle me trouble. Mais pourquoi, je ne le sais. Pas physiquement. Ni parce que son combat m'interpelle. Je le connais, son combat, je me bats contre les siens depuis plus de deux ans, et je me doute que ce n'est pas fini. J'ai combattu des hommes qui menaient un combat apparemment similaire à l'autre bout du monde. J'ai dit "apparemment" similaire. Il y a quelque chose de différent, ici.

Je plonge mes yeux dans les siens. Elle soutient mon regard. Une minute, puis deux puis trois. Elle baisse la tête. Puis elle rit, nerveusement. Je crois qu'elle a peur. Je crois qu'elle ne veut pas que je sache qu'elle a peur. Se doute-t-elle que, moi aussi, j'ai peur ? Elle ne veut pas perdre le face. C'est plus grave que tout, ici, perdre la face. Surtout devant un homme tel que moi.

- Dites-moi ce que je veux savoir. De toute façon, je l'apprendrai, ou l'un de nous l'apprendra. Votre vie est passée au crible. Travail, relations, amis, nous saurons tout.
- Alors, que je parle ou pas, cela n'a pas d'importance. Pour vous, en tout cas. Pour moi, c'est différent. Si je parle, je trahis. Pourquoi me vouvoyez-vous ?

La question me prend au dépourvu. C'est moi qui suis censé poser les questions. Je fouille dans un tiroir, prends une série de photos, les lance sur le bureau, devant elle.

- Je n'ai aucune raison de vous dire "tu". Vous ne m'êtes rien, et j'ai la prétention d'avoir été bien élevé.
- Vous cherchez à m'émouvoir avec ces photos ? Le bus de Tizi Ouzou, n'est-ce pas ?
- Nous saurons tout. Mais ce que je veux, moi, c'est tout savoir avant. Avant d'autres actes comme celui-là. J'étais là. Je ne laisserai rien passer. Alors, vous parlerez.
- Non.

Je sens la colère m'envahir. Je l'empoigne par les épaules.

Par tous les moyens ... nous avons l'ordre de les faire parler ... par tous les moyens ...

Je revois les victimes étendues sur la route, le sang séchant sous le soleil, les membres arrachés.

Je hurle.

- Ces gens-là ... ils étaient des vôtres ... de votre peuple.
- C'est pour cela que nous gagnerons. Nous n'hésitons pas à sacrifier les nôtres. Nous irons jusqu'au bout. Pas vous.

Je ne la frappe pas. J'appelle un de mes hommes. Je la renvoie au cachot.

Pour l'instant.

Chapitre 8

DIEN BIEN PHU, 1954

La nuit. L'humidité, et la chaleur. Et le bruit. Bruit, non de la jungle depuis longtemps évanoui, mais des mines. Mais des bombes. Mais des fusils mitrailleurs dans cette obscurité trop moite.

- Mon lieutenant ?
- ...
- Mon lieutenant ? Vous dormez ?
- Non. Excusez-moi, Vogel, je réfléchissais ...
- A quoi ?
- A la bataille. A tout ça ...
- C'est fichu, n'est-ce pas ?
- Oui. Il faudrait être fou pour croire le contraire.
- Pourtant, je pensais ...
- Que je vous dirais autre chose, n'est-ce pas ?
- Oui. Vous disiez toujours ... il y a toujours de l'espoir ...
- De l'espoir pour vous. De l'espoir pour moi. De l'espoir pour ce pays, et pour le nôtre. Oui. Mais pas pour nous dans cette bataille. Il n'y en a jamais eu. Cette bataille est une folie. Elle l'a toujours été.
- Et cette guerre ?
- ...

- Mon lieutenant ?
- ...
- Dans votre famille, vous êtes tous soldats ?
- Ou curés.
- Vous croyez en Dieu ?
- Oui. Dieu existe.
- Alors, qu'est-ce qu'on fout là ?
- La guerre n'est pas le fait de Dieu, mais des hommes.
- Mais vous y croyez ? A ce qu'on fait ici ?
- J'y ai cru. Je crois que ceux d'en face se trompent, mais ...
- Mais ?
- On ne peut pas faire le bonheur des gens malgré eux.
- Alors, pourquoi restez-vous ?
- Et vous ?
- Je n'ai rien d'autre. Et ceux d'en face, ce sont les mêmes que ceux qui ont asservi mon pays.

- Mon lieutenant ?
- Qu'y a-t-il encore ?
- Certains disent ... parfois, vous racontez des histoires, des légendes ... Mais la guerre, dans ces

légendes ?

- Elle n'est pas comme ici. Les gens, dans mes légendes, se battent chez eux. pas à l'autre bout du monde. Mais pour les leurs, et contre le mal.
- Nous nous battons aussi contre le Mal.
- ...
- Et tout se termine comment ?
- Le plus souvent ? Dans les larmes ...

Une explosion. Un éclair. Un souffle brutal.
Un gouffre, sombre, profond. Noir.

Chapitre 9

TOURMENTS

Oormir. Je dois essayer de dormir. La nuit est tombée depuis bien longtemps et je dois me lever aux aurores. Pour recommencer. Arrestations. Interrogatoires. Intimidation. Hafida n'a pas parlé. Parlera-t-elle demain ? Ou peut-être ...

L'usine !

L'imprimerie. Elle travaille dans une imprimerie. Les tracts trouvés chez elle viendraient-ils de cette même imprimerie ? Ce serait trop facile, trop évident. Cela ne coûte pourtant rien d'essayer. Demain ...

Il fait chaud. Chaud, mais pas moite. C'est moi qui suis moite. Elle est belle. Je dois avouer que j'ai envie d'elle. Peut-on désirer une ennemie ? Peut-elle désirer un ennemi ? Annaëlle ... Annaëlle ... Mon amour de lumière. Je t'aime et pourtant, cette femme ... Je ne peux pas. Je n'ai pas le droit. Tu portes mon enfant et elle, elle porte la mort. Est-ce pour cela que je pense à elle ? Qu'elle trouble ma nuit ? Est-ce la chaleur et la guerre ? J'ai déjà connu la chaleur et la guerre. Avant toi. Avant tout. Je ne veux pas te tromper. Je t'aime.

Je me lève. J'ai soif. De l'eau, rien que de l'eau. je ne vais pas me saouler à deux heures du matin. Même si je voudrais m'assommer, ne plus penser, ne plus sentir. J'ouvre les rideaux pour la regarder ... La ville blanche. Elle est blanche même dans la nuit. Les étoiles brillent par dessus la ville. Les étoiles brillent par-dessus la guerre. Et moi, je dois me concentrer sur cette guerre. Car c'en est une, quoiqu'ils disent à Paris. Et je commence à douter. La gagnerons-nous ? Irons nous jusqu'au bout ? Car ceux d'en face iront, eux, jusqu'au bout de leur folie. Ou de leur idéal.

Dormir. La ville blanche se transforme, dans mon rêve, en une autre ville blanche. Les collines se font plus hautes, comme les maisons. Des bannières flottent dans le ciel du matin. Je monte vers la Citadelle. Les tenues camouflées des soldats sont maintenant noir et argent. Une fontaine bruisse doucement. L'Arbre Sacré étend ses branches d'argent. J'entre dans une salle sombre, ornées de lourdes statues de pierres. La salle du trône. Mais je ne suis plus dans la salle du trône. Et les statues deviennent celles de Saints Chrétiens. Celle de Notre-Dame. Et au dessus de l'Autel qui a remplacé le haut Siège royal, je lis "Priez pour nos frères Musulmans". La Cité Blanche de la légende a disparu. Notre-Dame d'Afrique. Demain, après mon service, j'irai prier à Notre-Dame d'Afrique. Mais pas seulement pour mes frères musulmans.

Le chant monocorde du Muezzin me réveille brusquement. Il est un peu plus de cinq heures du matin. La journée commence. Je t'aime, Annaëlle. Je ne faillirai pas.

Je ne peux pas faillir.

Chapitre 10

ANNAËLLE -3-

Encore dix jours. Que le temps me semble long. Je sonne à sa porte.

- Henri ? C'est toi ?
- Evidemment. Ouvre.
- Attends un instant. Je dois ôter ma robe.

Elle m'ouvre enfin, vêtue d'une simple robe à fleurs.

- Tu la portes, ta robe...
- Imbécile. Tu sais bien que je ne parlais pas de cette robe-là !
- Alors, LA robe ?
- Oui, celle que tu ne peux pas voir avant mardi prochain.
- Je suis curieux, pourtant...
- Non, ça porte malheur !
- Tu ne crois pas à ces balivernes, quand même ?
- On n'est jamais trop prudent. Et puis, est-ce à toi de me dire cela, Monsieur le porteur-de-légendes ?
- Moui. D'accord. On n'est jamais trop prudent. Mais je suis si pressé, si curieux.
- Ce n'est qu'une robe blanche. Et tu connais déjà le voile, puisqu'il vient de ta famille.

Je la regarde. Elle est de plus en plus jolie. Et je l'aime de plus en plus fort.

- Henri ?
- Mon amour ...
- Le motif d'arbre qui revient sur le voile ... l'arbre de ta famille ...
- Il est sur nos armoiries depuis la nuit des temps. L'Arbre et les Etoiles.
- Je sais. Que signifie-t-il ?
- C'est une longue histoire. Beaucoup en est oublié. Disons, c'est la Lumière. La mémoire. La fidélité.
- Pourquoi ne le portes-tu pas ? Tu n'as pas de chevalière ...
- Je ne vais pas porter de bague à chaque doigt.
- Celle que tu portes est donc plus importante ?
- On dit ... dans ma famille ... on dit que c'est le plus vieil objet du monde ...

Le plus vieil objet du monde ...

- Je vais m'y perdre, dans tes légendes.
- Et moi, je vais me perdre en toi.

Chapitre 11

LA CARTONNERIE

hafida est – était – secrétaire de direction dans une imprimerie située à Es Senia, dans la banlieue d'Alger. Y trouverai-je quelque chose d'intéressant ? Une piste ? Et que savent ses collègues de ses activités clandestines ? A nous de le découvrir. Bon Dieu, je me suis engagé dans l'armée, pas dans la police. Même si je désire par dessus tout remonter cette filière. Même si je veux arrêter les responsables des attentats aveugles. Ou apparemment aveugles. Que je ne comprends pas. Que je n'arriverai sans doute jamais à comprendre.

Je mets mes hommes en position. Nous devons empêcher quiconque de sortir. Et j'entre le premier, pistolet mitrailleur au poing. Je n'aime pas les armes à répétition, mais elles sont plus impressionnantes. Et la peur que nous inspirons facilite grandement notre travail d'interrogatoire.

Le bruit est assourdissant. Trois machines sont en fonctionnement. Enormes. Immenses. Plus de 15 mètres de long chacune. L'odeur de la poussière de papier, âcre et sucrée à la fois, prend à la gorge. Les ouvriers transpirent. De chaleur. Mais aussi à cause – ou devrais-je dire grâce – à la peur. Mes hommes se déploient, empêchent les ouvriers de bouger. Qu'ils soient d'origine locale ou européenne. Peu importe. Les terroristes se recrutent dans toutes les couches de la population.

Un homme m'interpelle. Européen, grand et bronzé, les cheveux gris. Pas impressionné pour un sou. Il est furieux. Je l'entraîne dans une pièce attenant à l'atelier. Je jette les tracts sur un bureau.

- Et alors, me dit-il, hautain. Ce sont des tracts fells.
- Trouvés chez votre secrétaire particulière. Ainsi que du matériel, disons, loin d'être anodin.
- Mademoiselle Hamou Zerrouki a le droit d'avoir ses propres opinions politiques. Qui ne sont pas les miennes, Capitaine. Je n'ai aucun désir de voir ce pays accéder à l'indépendance.
- Mes hommes interrogeront les vôtres. Nous verrons ce qu'ils savent.
- Guerre ou pas, j'ai une usine à faire tourner. Vos enquêtes, vos interrogatoires, tout cela ne me concerne en rien.
- Vous venez de dire le contraire. Que vous ne souhaitez pas la victoire du FLN. Alors laissez-nous faire notre travail. Et dites-moi si ces tracts peuvent avoir été imprimés ici-même.

Il me regarde avec mépris, comme un ignorant que je suis des particularités de son industrie.

- Nous sommes dans une cartonnerie, Capitaine. Nous transformons du papier en carton ondulé. Que nous imprimons ensuite en flexographie. Ça, ce sont des impressions offset. Du travail d'amateur. Fouillez plutôt les imprimeries de cartes de visite.

Je n'ai jamais supporté l'arrogance, encore moins le mépris. J'ai l'impression d'être face à un de ces hommes qui justifient le combat de ceux d'en face. Mais, aussi, pour qui nous ne sommes nous-mêmes qu'un outil au service de leurs privilèges.

- Asseyez-vous.
- Capitaine ...
- Mes hommes vont interroger les vôtres. Cela prendra le temps qu'il faudra.
- Vous entendrez parler de moi. J'ai des relations.
- Tant mieux pour vous.

Une fusillade éclate. Je sors en courant. Un de mes légionnaire est penché sur le corps d'un homme. Arabe. Mort.

- Il tentait de s'enfuir, mon Capitaine.
- Tu es un imbécile.

Je ne sais que dire.

- J'espère pour toi qu'il avait quelque chose à se reprocher. Qu'il était coupable. Et pour nous... mon Dieu ... qu'il était innocent. Qu'il ne savait rien que nous aurions pu lui faire dire.

J'ai parfois l'impression que cette guerre qui refuse de dire son nom me transforme en monstre. Nous transforme tous en monstres.

Chapitre 12

BUCHENWALD -2-

Il fait froid. Si froid. Et je suis si fatigué...

- Ça va, l'aristo ?
- Mieux que bien d'autres.
- Tiens ...
- Tu as encore réussi à leur voler quelque chose ? Tu prends des risques, André. Inutiles ...
- Tu n'en veux pas ? Du chocolat. Du vrai de vrai !
- Je n'ai pas dit que je n'en voulais pas. Mais c'est toi le voleur. Et je ne veux pas que tu te fasses tuer pour du chocolat.
- Tu n'a qu'à me l'acheter. Et c'est de la nourriture. Ce n'est pas avec ce qu'ils nous donnent que nous tiendrons. Alors, mange.
- D'accord. Mais comment veux-tu être payé ?
- Raconte-moi une histoire.
- Une histoire ?
- Un de tes trucs de famille. Une histoire de Rois et de Princesses. Une qui finit bien.
- Je n'en connais pas beaucoup, qui finissent bien ... Et un coco comme toi, qui demande des histoires de princesses... Ce ne serait pas contraire à la ligne du parti ?
- Pas plus que d'être ton ami. Alors, tu racontes ?
- Il était une fois ... c'est ainsi que je dois commencer ? Il était une fois un Roi immortel dont la fille était la plus belle des enfants d'Iluvatar, de Dieu, si tu préfères ...
- De Dieu ... il n'existe pas, de toute façon. Donne-lui le nom que tu veux.
- Il existe. Il est ici, parfois ...
- Tu rigoles ?
- Chaque fois que tu voles quelque chose pour nous.
- Arrête ton char. Et raconte. La princesse ...

Chapitre 13

PISTES ET QUESTIONS

Lorsque les hommes voient le sang de l'un des leurs, leurs langues se délient. Ici comme ailleurs. Ils sont plusieurs à vouloir parler. Alors, nous les embarquons, direction le Q.G. du Régiment, ainsi que leur patron. J'ai tendance à considérer un patron comme responsable des actes de ses employés. Le genre "ça ne me regarde pas" ne prend pas avec moi. Surtout en des temps aussi troublés que ceux que nous vivons. Et je soupçonne cet homme de manger à tous les râteliers. D'une certaine façon, je peux le comprendre. Si le FLN gagne, et qu'il n'a pas assuré ses arrières, il perd tout. Je le comprends, mais je ne l'aime pas pour autant.

Les renseignements que nous finissons par obtenir de nos prisonniers en recourent d'autres. Ou nous donnent de nouvelles pistes. Pour de nouvelles enquêtes.

Et un nom : Guermouche. Ali Guermouche, dit le Renard. Un nom qui manquait sur l'organigramme de la Zone Autonome d'Alger. Le nom d'un homme qui ne se contente pas de distribuer des tracts appelant à la désobéissance civile. Le nom d'un homme qui ne pose pas de bombes, mais dirige ceux qui le font. Je ne suis pas de ceux qui veulent arrêter le bras qui agit. Plutôt de ceux qui veulent mettre la tête qui pense hors d'état de nuire. Et apparemment Guermouche est à son niveau une tête pensante. Un gibier de choix. Mais le tout n'est pas de connaître son nom. C'est de savoir où le trouver. Apparemment, nous avons du pain sur la planche.

Je m'installe face à Charles Boyer, puisque tel est le nom de l'imprimeur arrogant. Je ne le regarde pas. Je sors ma pipe, la bourre lentement et l'allume. Je fume tranquillement, sans lui adresser la parole. Je sens qu'il s'énerve. En fait, je le sens même bouillir intérieurement.

– Cessez cette comédie, Capitaine ! finit-il par crier, visiblement hors de lui.

Je tire sur ma pipe sans répondre.

– Je n'ai rien à voir avec ces conneries. Vous allez me laisser partir tout de suite ... sinon ...

– Sinon quoi ? Vous allez prévenir vos amis haut placés ? Vous m'en avez déjà menacé. C'est même une des raisons pour lesquelles vous êtes ici. L'autre étant que vous ne pouviez ignorer ce qui se passait dans votre usine.

– Il ne se passait rien dans mon usine. je ne suis pas responsable des opinions politiques de mes hommes.

J'enrage. Mais je garde mon calme. Avec un homme comme Boyer, le calme est plus efficace que les coups ou les cris.

– Il ne s'agit pas d'opinions politiques, monsieur Boyer. Il s'agit de terrorisme. Il s'agit de gosses qui perdent un bras, une jambe, leur mère ou la vie.

– Je n'ai rien à voir là-dedans.

J'ai une idée. Elle vaut ce qu'elle vaut.

– Vous les payez.

Il blêmit.

– Vous les payez parce que vous avez peur. Vous les payez pour qu'ils vous foutent la paix. Vous les payez pour avoir une chance de rester si nous partons.

– Comment osez-vous ...

– Vous niez ? Je trouverai des preuves.

Même si je suis devenu un habitué des interrogatoires, je n'aime pas voir un homme s'effondrer. Et Boyer s'est effondré. J'avais visé juste. Il payait l'impôt révolutionnaire. Il avait peur et il fermait les yeux. Il savait pour Hafida. D'ailleurs, l'argent transitait par elle. Il faudrait que je la revoie. Que je l'interroge à nouveau. Que je trouve la piste de Guermouche et des autres. Demain. Demain. Il est tard. La nuit est tombée depuis bien longtemps.

Les cathédrales Algériennes sont bâties sur les hauteurs des villes. Je me dis quelquefois que ces cités majoritairement musulmanes sont protégées par le Dieu des Chrétiens. Celui que je prie bien moins souvent que je le devrais. Je monte à pied vers Notre Dame d'Afrique. J'ignore si les portes sont encore ouvertes en cette heure tardive.

La nuit est belle et calme. Les étoiles se reflètent dans la baie. Machinalement, je joue avec ma bague. Et je pense à mon père mort à Cassino, à mon frère dont le corps repose sous les flots de la rade de Mers el Kebir, à André condamné à mourir de faim pour avoir volé un paquet de cigarettes et une tablette de chocolat. Je pense à mes compagnons déchiquetés à Dien Bien Phu ou tombés dans les Djebels. Et à ceux d'en face. De quelque camps qu'ils aient été. Je suis un soldat et la guerre est ma vie.

Non, une partie de ma vie. Ma femme attend notre enfant pour bientôt. L'héritier d'une lignée millénaire. Ou, selon la légende, multimillénaire. En sera-t-il digne ? En suis-je digne, moi-même, dans les salles d'interrogatoire ? J'essaie de me dire que je fais mon devoir, mais je ne sais pas... à vrai dire, je ne sais pas comment bien le faire.

Les portes de la cathédrale sont ouvertes. J'entre. Je m'agenouille.

"Oh, Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ..."

Car je n'ose m'adresser à Dieu.

Car pour l'instant je ne pardonne pas à ceux qui nous ont offensés.

Car un bruit déchire la nuit trop calme.

Une explosion.

Encore !

Chapitre 14

ANNAËLLE -4-

Elle me regarde. Elle me prend la main.

- Quand pars-tu ?
- A six heures. Demain.
- Tu as peur ?
- Non. J'ai l'habitude. Mais cette fois, je n'ai pas envie de partir. Je le dois, pourtant.
- J'aimerais que tu restes ...
- Je suis soldat. Je n'ai pas le choix. Demain ...
- Henri ?
- Qu'y a-t-il ?
- Si tu étais tué, là-bas ...
- Les femmes de soldat ne parlent pas de ça, Annaëlle ...
- Pardon. Mais j'ai peur. J'ai si peur. Surtout maintenant.
- Pourquoi, maintenant ?
- Parce que je veux que notre enfant aie un père .

Je ne sais plus où me mettre. Elle ne m'avait rien dit. Un enfant. Ma femme attend un enfant.

- Ce sera un garçon.
- Une fille, ce serait aussi bien. Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit ?
- Je voulais être sûre. Je ne voulais pas l'utiliser pour te retenir. Mais maintenant, tu es sur le point de partir.
- Et je reviendrai. Je suis toujours passé à travers les balles.
- Pas toujours ...
- Mais je suis toujours là. Et je tiens à tenir notre enfant dans mes bras.
- Ton fils.
- Pourquoi tiens-tu tant à ce que ce soit un fils ?
- Tu es le dernier de ta lignée. Et ta lignée remonte à la nuit des temps. Je ne veux pas être responsable de sa chute.

Je ne sais plus quoi dire.

- Tu accordes tant d'importance à ces choses. Plus que moi.
- Autrefois, les Rois répudiaient les Reines qui ne leur donnaient pas de fils.
- Pas dans ma famille. Et je ne suis pas roi. Et quoiqu'il arrive, tu es ma femme. Tu portes mon enfant. Je n'arrive pas encore à réaliser.
- Réalise. Et reviens.
- Je reviendrai.

Chapitre 15

SANG ET LARMES

Je sors de la cathédrale et me mets à courir. J'intercepte une jeep militaire. Un lieutenant du 1^{er} REP me renseigne brièvement sur la situation : une bombe dans un dancing, dans le quartier du Golf. Beaucoup de morts. Beaucoup de blessés. Tous jeunes.

– On y va.

Pourra-t-on y être utile ? Sans doute. Et réunir les premiers indices. Encore ...

Une nouvelle explosion retentit. Visiblement, les rebelles nous ont préparée une "Nuit bleue". Mon compagnon tente de joindre ses supérieurs par radio. Confirmation de ses ordres : se rendre au Golf. Et là, c'est le carnage. Les mêmes images de corps déchiquetés que sur la route de Tizi Ouzou. Mis à part qu'ici, les victimes sont en majorité d'origine européenne. Plus "logiques", en quelque sorte. Mais pas moins déchirantes à voir. Les sirènes des ambulances déchirent la nuit. Je prends dans mes bras une jeune fille ensanglantée, perdue, l'œil crevé. Je tente de l'apaiser, de calmer sa douleur. Le vieux pouvoir de mes Pères agit à nouveau. Elle tente de me dire quelque chose, n'y arrive pas. Je la confie à un infirmier pour m'occuper d'un garçon hurlant à la mort, le ventre ouvert. Il souffre le martyr. Il est perdu. Il doit avoir vingt ans. Je lutte autant que je peux contre sa douleur avant d'assister impuissant à sa mort. Et il y en a d'autres. Il y en a tellement !

Un commandant du premier REP commence à interroger les survivants. Qui ? Quoi ? Comment ? Toujours les mêmes questions. Ses hommes recherchent des indices dans les ruines. Cette enquête-ci sera la leur. Je me contente de porter assistance aux blessés. De consoler l'un ou l'autre, ayant perdu un fiancé, un frère, un ami. Je finis par emprunter la jeep de mes collègues pour raccompagner chez elle une jeune fille en larmes. Chez elle, à El Biar, sur les hauteurs de la ville. Villa cossue. Elle se jette dans les bras de son père.

– Bernard ? Alain ?

L'un est mort. Pour l'autre, son frère, elle ne sait pas. Il n'était plus là quand elle a quitté le lieu de l'attentat. Elle ne sait plus rien, en fait. Elle a perdu le garçon qu'elle aimait. Ce n'est qu'une enfant, et je ne sais quoi dire .

– Qu'est-ce que vous foutez, vous ? A quoi servez-vous ? A rien. Vous ne pouvez rien empêcher.

Vous feriez mieux de rentrer en métropole !

L'homme me prend à partie. J'aimerais lui dire que je fais ce que je peux, que nous faisons tous notre possible. Mais il ne m'écouterait pas. Je tourne les talons et m'en vais. Il me rappelle.

– Excusez-moi. Merci.

– Ce n'est rien.

Je ne pourrai pas dormir cette nuit. Je me rends au QG. Une salle d'interrogatoire. Hafida est là, face à un adjudant déchaîné. Elle a le visage en sang, tuméfié. L'homme se met au garde à vous.

– Je prends le relais.

– Mon Capitaine, elle ne veut rien dire, cette garce.

– J'ai dit : je prends le relais. Sortez.

Je prends un linge, remplis un bol d'eau et les tends à la jeune femme.

– Nettoyez-vous.

- Je ne sais rien.
- Nettoyez-vous. Nous parlerons ensuite.
- Vous voulez jouer au "gentil" après le méchant ...
- J'ai mes méthodes. Ce ne sont pas celles-là.

Elle ricane, tout en s'essuyant le visage.

- Vous voulez jouer les grands seigneurs ? Vos ancêtres se retourneraient dans leur tombe s'ils vous voyaient frapper une femme, c'est ça ?
- Ici, vous n'êtes pas une femme. Vous êtes un individu terroriste. Mais vous avez raison. Mes ancêtres n'aimeraient pas me voir vous frapper.

Elle me fixe dans les yeux. Je soutiens son regard. Duel mental, en quelque sorte. Les minutes passent. Elle baisse les yeux la première.

- Je ne sais rien. Les bars et les boîtes, ce n'est pas notre travail.
- Alors, parlons du reste. Les autobus. Et les collectes de fonds.

J'ai toute la nuit devant moi. Je sais que quand je fermerai les yeux, je ne pourrai que revoir les membres arrachés et les crânes ouverts des victimes du jour. Alors, autant tenter d'avancer dans mon enquête. Autant que possible.

Chapitre 16

PARIS, 1945 -1-

L'officier franchit la porte cochère. Un officier de haut, de très haut rang. Il frappe à la porte de la loge.

- Oui ?
- Je voudrais voir madame de Gondor.
- Deuxième étage, mon ... euh ...
- Général. Merci.

Elle ouvre. Elle voit le général, en grand uniforme. Elle tremble. Un homme de ce rang ne se dérange pas pour rien. Pas pour rendre visite, en tout cas, à la femme d'un colonel.

- Madame Jean de Gondor ? Laurence ?
- C'est moi-même.
- Général Alphonse Juin. Puis-je entrer ?
- Bien sûr, général.

Elle fait asseoir l'officier. Les meubles du salon sont élégants, mais fatigués. Comme elle.

- Je viens de la part de votre mari.
- Jean est mort, n'est-ce pas ?
- Comment ... savez-vous ?
- Je n'ai pas eu de nouvelles. Depuis deux ans. Et vous êtes là.
- Il est mort en Italie. Il a été blessé au Mont Cassin. Il est mort à Rome. J'étais là.
- Vous ?
- J'estimais votre époux. Il a été un des acteurs principaux de la victoire alliée. Et c'était un homme bien.
- C'était mon mari. Je n'ai plus de mari. Je l'aimais.

Des larmes silencieuses coulent sur son visage.

- Il m'a remis cela. Ces lettres. Pour vous. Pour son fils.
- Henri a été arrêté. Emprisonné. Déporté. Je ne sais rien d'autre.
- Pour quelles raisons ?
- Sabotage. Je ne sais pas. Il ne me parlait pas de tout ça. Ce n'était qu'un enfant...
- Il reviendra. Je le ferai rechercher.
- Combien reviendront ? Pourquoi lui ? Son frère, puis son père ...
- Je le ferai rechercher. Et vous lui donnerez cela, de la part de son père. Ou plutôt, m'a dit Jean, de la part de ses Pères. Il semblait y tenir beaucoup.

Le général pose l'objet dans les mains de Laurence. Un anneau d'or, orné d'une pierre verte.

Plus tard, l'homme s'en va. Elle s'effondre.

Chapitre 17

FACE À FACE

Entre Hafida et moi, le jeu recommence. Mais non, ce n'est pas un jeu. La guerre n'est pas un jeu. Trop de choses dépendent de ce qu'elle pourra me dire, des informations que je pourrai lui extorquer. Et la fatigue joue un grand rôle dans ces moments-là. J'ai eu une rude journée. Mais elle aussi. Il est plus fatigant qu'on croit d'habitude de rester enfermé, sans rien faire qu'à tourner et retourner dans sa tête le pourquoi et le comment de ce qui nous a mené en prison. J'ai connu cela, autrefois, je sais qu'elle est épuisée. Autant que moi.

Les marques de coups sur son visage n'ont pas atténué l'éclat de ses yeux. Je lui parle de choses et d'autres, j'attends des réponses. J'essaie de faire dévier une conversation apparemment anodine vers les sujets qui m'intéressent, espérant une erreur de sa part. Mais Hafida, coriace, déjoue mes pièges les uns après les autres. J'en viens à regretter qu'une femme aussi intelligente ait choisi l'action violente pour exprimer les rêves et les ambitions qui sont les siens pour ce pays. Je ne peux nier que mes sentiments balancent entre l'estime pour les combattants ennemis et la haine de leurs actes. Je ne sais que trop que la guerre n'apporte que le sang et les larmes, et qu'au bout du chemin nous serons tous vaincus. Je ne peux pas douter maintenant. Car elle, elle ne doute pas.

Un mot entraîne un autre. La piste de l'argent me mène vite hors de nos frontières. Sans doute est-ce pour cela qu'elle a été moins méfiante là-dessus. Achat d'armes. Via la Tunisie. Il n'y a pas d'autres contacts qu'elle-même à Alger. Elle se rend chaque mois à Tunis pour négocier les transactions. Elle a accidentellement parlé des plages de Gammarth et a ensuite réalisé son erreur, trop tard.

Elle a fini par craquer, et donné le nom d'un hôtel de luxe, au bord de la mer. Les trafiquants d'armes n'œuvrent pas toujours dans l'ombre des arrières salles. A ce niveau, l'enquête n'est plus de mon ressort. La Tunisie n'est pas la France. Les Services Secrets s'en chargeront.

Je me lève et appelle un planton. Je lui demande deux bières.

- Vous avez l'intention de m'offrir à boire ?
- N'avez-vous pas soif ?
- Qu'est-ce que cela cache ?
- Rien.

Le soldat nous apporte deux bouteilles. Pas de verre. Je lui en tends une, ouverte, avant de me rendre compte que j'ai sans doute commis une erreur.

- Excusez-moi. J'aurais dû demander de l'eau ...
- Un flic qui présente ses excuses à un prévenu ? Avouez que c'est bizarre ...
- Je ne suis pas flic. Et je respecte la Foi d'autrui.
- Je ne suis pas devant ma mère. Il m'arrive souvent de boire de l'alcool, même si c'est contraire au Coran. En fait, je ne crois pas que Dieu s'intéresse à de tels détails.
- Dieu accepte-t-il ce que vous faites ?
- Et ce que vous faites ?
- D'où vient l'argent ?

Elle a un petit rire, forcé.

- Mais tout le monde paie, Capitaine. Les gens paient parce qu'ils croient en nous. Ou parce qu'ils

ont peur d'être tués. Ou d'être chassés, si nous gagnons la guerre. Si vous devez arrêter ceux qui nous paient, vous devrez arrêter le pays entier. Pas seulement nos partisans. Je n'ai envie d'arrêter personne. Je repense à Charles Boyer. Je me suis rendu compte qu'il vivait dans la terreur, moins de la mort que de perdre le fruit du travail de toute une vie.

La fatigue m'enserme de plus en plus. Je n'ai pas le droit de céder. Pas encore, même si l'aube est sur le point de poindre. Hafida frissonne. Je sens moi aussi le froid m'envahir, malgré la touffeur ambiante. Et soudain, un craquement brutal fait trembler les murs. Ce n'est pas une bombe. C'est l'orage. Mes nerfs sont à vif. Comme ceux de la jeune femme.

Finalement, un nom, une adresse. Je ne sais comment j'ai retrouvé la piste du Renard. Mais Hafida a fini par céder. La légende dit qu'autrefois, la volonté du Seigneur des Ténèbres a basculé devant celle du père de mes Pères. Je n'ai rien d'un futur souverain. Je ne suis pas l'espoir de mon peuple. Mais Hafida n'est qu'un être humain. Et sa volonté a basculé devant la mienne.

Chapitre 18

ANNAËLLE -5-

*H*enri, mon cœur,

Tu me manques. Mais tu restes proche de moi, malgré tout. Ton fils, car il me plaît de penser que notre enfant soit un fils, grandit en moi. Je le sens bouger. Je le sens vivre. Ta lignée ne s'éteindra pas. La mienne non plus, d'ailleurs. Même si, de la mienne, je ne sais pas grand chose.

Je lui parle de toi. Oh, je sais que cela a l'air stupide, de parler à un bébé qui n'est pas encore né. Mais ça me fait plaisir. Il me plaît à penser que cet enfant – que notre enfant – se souviendra de ces paroles prononcées avant sa naissance lorsqu'il sera un homme.

Je m'entends de mieux en mieux avec ta mère. Je la vois presque tous les soirs, que ce soit chez elle, dans l'appartement où tu a grandi, ou chez nous. Nous passons de longues heures à écouter la radio. Nous commentons les articles de journaux. A lire la presse, toi et les tiens vous comportez là-bas comme de véritables monstres.

Mais je sais que ce n'est pas vrai. Vous agissez selon les ordres du gouvernement. Et ceux qui vous reprochent vos actions soutiennent ce même gouvernement. Je n'y comprends pas grand chose, à vrai dire. Se pourrait-il que celui qui donne un ordre soit innocent, et celui qui l'exécute, coupable ?

Quoi qu'il en soit, je sais que tu agiras toujours comme ce que tu es, un homme bien. Et je me rends compte aussi que ceux d'en face ne sont pas des petits saints. Même si je me fais insulter chez le boucher parce que mon mari se bat en Algérie.

J'aime traîner dans le parc quand je me rends chez ta mère. Il m'arrive de m'asseoir sous la cascade, un livre à la main, et d'y rester des heures, perdue dans mes pensées et dans mes souvenirs, plutôt que dans une histoire imprimée qui me semble bien fade face à la vie réelle.

Les images de notre voyage de noce me reviennent en mémoire. Les herbes vertes des alpages, le tintement des cloches des vaches, et toi et moi, couchés dans la prairie, au milieu des gentianes et des trolles des Alpes. Je t'entends rire, comparant les jolies fleurs dorées aux monstres stupides issus de tes légendes.

Et je reviens sur Terre. Paris, parc des Buttes-Chaumont. Je quitte l'abri de la cascade pour retrouver Laurence, ta mère que je n'ose encore appeler autrement que Madame. Pour parler de toi. De toi enfant. De toi adulte. De toi avec ton père. De toi avec ton frère. De toi, qui es le seul encore en vie, et qui n'as donc pas le droit de mourir.

Nous parlons de toi qui es toi, et en qui nous avons confiance. Et de l'enfant qui grandit en moi, et pour qui je commence à chercher un prénom. J'attends tes suggestions, à ce propos ...

Prends garde à toi, mon cœur, dans ce pays étrange et pourtant si proche. Prends garde à ton cœur, et aussi à ton âme.

Je t'aime.

Annaëlle.

Chapitre 19

LA PLUIE

Le jour s'est levé. Pas le soleil, ce qui est plutôt rare ici. Hafida a été ramenée en cellule. J'ai fait mon rapport à mes supérieurs. Ils sont satisfaits. Pour une fois ! La planque présumée du renard sera mise sous surveillance. Nous n'avons pas de droit à l'erreur.

J'ai reçu l'ordre d'aller me coucher, et je suis là, sous la pluie, une pluie chaude et grasse, sale. Mais que j'aime pourtant sentir couler sur mon visage, mouiller mon corps. Car je me sens moi-même plus sale que cette pluie. Comme la ville. Comme le pays tout entier. Alger-la-Blanche n'est plus. C'est maintenant Alger-la-Rouge, Alger-la-Noire. Je voudrais ouvrir toutes les écluses du ciel pour laver le sang et la haine.

Je marche au hasard, dans ces rues en pente transformées en torrents boueux. La ville n'est pas faite pour la pluie. L'eau dégringole des collines, et transforme les grandes artères du centre en canaux brunâtres. Je n'ai plus la notion du temps qui passe. Seulement de l'eau tiède sur ma peau, de l'épuisement et de la folie des hommes.

Je me retrouve pourtant, Dieu sait comment, devant chez moi. Enfin, mon chez-moi provisoire, partagé avec une partie de mes hommes. J'hésite à entrer. Je ne désire voir personne. Je n'ai pas envie de parler. Je reste les bras ballants devant la porte.

– Mon Capitaine ?

Un homme sort du bâtiment. Il me regarde d'un drôle d'air. A vrai dire, je ne dois pas être beau à voir, dégoulinant et tombant de fatigue.

– Vous allez bien ?

– Ce fut une longue nuit ...

La porte est ouverte, donc je rentre. Je vais droit à ma chambre, sans saluer qui que ce soit. Je ferme les tentures, ôte mes vêtements mouillés et m'écroute sur le lit. Dormir. Trouver l'oubli. M'évader de ce monde vers ailleurs ... où ? Le monde a-t-il seulement été meilleur dans les temps lointains ? Non. L'âge d'or n'est qu'un mythe. L'Histoire et la Légende ne sont que fracas et tourmentes. La Terre elle-même est salie par le Mal. Et pourtant ...

Pourtant les hommes continuent à vivre. Ils continuent à faire des enfants, et à croire en un avenir meilleur. Je voudrais tant être près de ta mère quand tu naîtras, mon fils !

Plus tard... Je penserai à tout cela... plus tard.

Chapitre 20

PARIS, 1945 -2-

Ma mère pleure, doucement. Elle me serre dans ses bras. Je suis comme engourdi. La situation me semble irréelle. Je suis chez moi. Tout simplement chez moi.

- Mon enfant. Mon tout petit.
- Je ne suis plus un enfant, Maman.
- Tu es le mien. Le seul qui me reste. Tout ce qui me reste.
- Je suis là. Je suis de retour.
- Tu es vivant. Mais dans quel état !
- Je suis vivant, c'est tout ce qui compte. Même ...
- Même quoi ?
- Si je me demande pourquoi. Pourquoi moi. Nous étions si nombreux, là bas. Si nombreux. Et nous sommes si peu à revenir.
- Comment était-ce ?
- C'est dur d'en parler.
- Pardon, mon chéri.
- Non. C'est normal que tu me le demandes.

Je bois un peu de vin . Lentement. C'est du vin doux, du vin de femme, comme aurait dit mon père. C'est sucré. C'est bon. Le goût de la vie.

- Nous avons faim.
- Tu n'es pas obligé...
- Non. Attends. Nous avons faim. Nous avons froid. Il y avait la fatigue. L'humiliation. La honte aussi, souvent ...
- Honte de quoi ?
- De faire ce qu'ils nous demandaient. De nous être fait prendre. De survivre aussi, parfois.
- Je ne comprends pas.
- De survivre alors que les autres mouraient. Chaque jour ...

J'ai saisi une serviette sans m'en rendre compte. Je la tords dans mes mains. Je frissonne.

- Ne dis plus rien. Tu te fais du mal.
- Non. Je préfère que tu saches. Après, je n'en parlerai plus. Jamais, sans doute.
- Ton père aurait mieux compris.
- Non. Il n'y a rien à comprendre. C'était juste ... comme ça. Les hommes ne sont pas toujours... bons. Pourtant ...
- Pourtant ?
- Il y en a, quelquefois... comme des lueurs dans les ténèbres.
- Tu en as rencontré, n'est-ce pas ?
- J'ai eu un ami, là-bas. Je serais mort sans lui. Je ne parviendrai jamais à m'ôter de la tête qu'il est mort à cause de moi. Ou plutôt, pour moi.

- Et...
- Il était le contraire de moi. Par les origines. Par les idées. J'étais malade. Il a volé de la nourriture. Pas pour lui. Un jour, il s'est fait prendre. Il l'ont fait mourir. De faim. Maman...
- Oui ?
- C'était plus que mon frère.

Nous continuons à parler. Longtemps. De mon père. D'Hubert. De la guerre et des restrictions. Des bombardements. De ma détention, encore. De l'espoir et de l'avenir.

Elle me passe au doigt l'anneau de mon père. J'éprouve un sentiment étrange, comme si je prenais la place d'un autre.

- Il n'aurait pas dû me revenir.
- Mais il te reviens. Sois-en digne.
- J'essaierai...

Chapitre 21

MONDANITÉS

Quelqu'un frappe à ma porte, me sort d'un sommeil sans rêve. Combien de temps ai-je dormi, et que s'est-il passé durant ces heures ?

Je réponds d'une voix encore embrouillée, j'ouvre.

- Le colonel vous demande, mon Capitaine.
- Tout de suite ?
- Tout de suite.
- Dites-lui que je m'habille et que j'arrive, Bernier.

Peu après, je fais face à mon chef. Il me regarde de haut en bas. Il est vêtu de son uniforme de gala. Il sourit.

- J'ai besoin de vous, Capitaine. Mais pas en treillis.
- Je suis à vos ordres, mais ...
- Dîner au Saint Georges. Le gratin d'Alger, civil et militaire. Salan, Massu, le Gouverneur lui-même, plus quelques huiles de Paris.
- Sauf votre respect, mon Colonel, je n'ai pas l'esprit très ouvert aux mondanités, ce soir. Pourquoi me demander de vous accompagner ?

Son regard se fait ironique, puis sérieux. Il me pose la main sur l'épaule.

- Vous portez un grand nom, et vous êtes bien élevé.
- Un grand nom ? Je croyais que nous étions en république ...
- Et moi, je vous croyais monarchiste.
- Monarchiste, oui, mon Colonel. Pas courtisan.

Mais je suis soldat. Il me faut obéir. Je me retrouve donc bientôt dans les luxuriants jardins de l'hôtel Saint-Georges. En grand uniforme. Pourvu bientôt d'une coupe de champagne, sans doute le seul point positif de ce genre de soirées. Autour de moi, des hommes en habit, d'autres vêtus d'impeccables burnous blancs. Des femmes en robe du soir. L'archevêque en soutane. Je les regarde, puis mes pensées s'envolent. Au delà des murs du jardin, la vie continue, la guerre continue.

J'échange quelques mots avec l'un, avec l'autre. Je remarque pourtant, au fil des conversations, les divergences d'idées. Tout semble si simple quand on se bat dans les djebels, mais ce n'est qu'une apparence. Il y a ici autant de personnes qui souhaitent la victoire de l'adversaire que la nôtre. Je ne m'en étais pas rendu compte jusque là. J'aurais dû. J'avais tort.

La soirée continue. Le repas est servi dans la grande salle de style mauresque, splendide d'ailleurs. Je suis assis entre l'épouse d'un conseiller municipal et une très jeune et très jolie actrice à la mode. Leur babillage tourne d'abord autour de la mode. Puis la jeune fille semble s'intéresser soudain à ma personne.

- Vous êtes parachutiste ?

J'acquiesce. Elle n'a pas eu à chercher sa question bien loin.

- Vous torturez des gens, ici ?

Je sens mon sang refluer. Je prends sur moi pour ne pas me lever et partir.

- Ce n'est pas mon genre. Et ce n'est pas drôle.
- On dit pourtant, à Paris, que vous êtes tous les mêmes.
- Alors, pourquoi dînez-vous à mes côtés, si vous me prenez pour un homme sans honneur ?
- Parce que ça ne me dérange pas. Il faut ce qu'il faut, non ?

Est-ce sa froideur naïve face aux horreurs de ce conflit qui me glace à ce point ? Je voudrais m'enfuir, mais je ne peux pas. Comment expliquer à un petit monstre de salon que, non, tout n'est pas permis. Que si l'on gagne de façon indigne, que si l'on utilise l'anneau ... Je sais que d'autres le font. Et qu'en face tout n'est pas rose.

Mais l'épouse du politicien me parle à son tour. La famille, les enfants, les événements de ces derniers jours, aussi. Une femme simple et volubile, qui s'intéresse aux autres. Qui aime ce pays où elle est née, comme son père et son grand père.

- C'est difficile ? De travailler ici ?
- Oui, madame.
- On m'a dit que vous étiez là, hier soir, au moment de l'attentat.
- Je suis arrivé juste après. Trop tard.
- Que pensez-vous de l'avenir ?
- Je ne suis qu'un soldat, madame. Votre époux, et toutes ces personnalités présentes sont plus qualifiées que moi pour vous répondre.

- Non, Capitaine.

L'homme qui nous fait face me regarde dans les yeux. Un parisien, lui aussi. Comme moi, d'ailleurs. Mais un politicien.

- Non. Vous êtes sur le terrain. Vous êtes face à eux. Dites ce que vous pensez.
- Ils sont déterminés. Ils iront jusqu'au bout. Pas nous.

Chapitre 22

ANNAËLLE -6-

Elle s'assied lourdement sur le sofa. La grossesse ne fait pas bon ménage avec la chaleur de l'été.

- E – Comment vas-tu, mon enfant ?
- Ça va, Madame. Enfin, à peu près.
 - Tu as les yeux rouges.
 - J'ai dû regarder le soleil.
 - Que se passe-t-il ?
 - Rien.

Elle se mord la lèvre, hésite.

- J'ai peur, Madame.
- Tu as honte de me le dire ?
- Je suis une femme de soldat. Je dois me comporter comme une femme de soldat. Mais je ne savais pas, avant ...
- Que ce serait si dur ? Comment pouvais-tu savoir ? Je suis passée par là. Avant toi.
- Comment faisiez-vous ?
- J'ai vécu. J'ai prié. J'ai cru en mon époux, comme aujourd'hui je crois en mon fils.
- Mais votre époux est mort. Et Henri est à Alger. J'ai peur pour lui. Pas seulement pour sa vie.
- Crois-tu que quoi que ce soit puisse le changer ?
- Non. Enfin, je ne crois pas. Mais l'horreur, la mort, on les sent dans ses lettres. Comme si les valeurs basculaient.
- Mon fils est ce qu'il est, Annaëlle. Je veux dire ... pas seulement QUI il est.

Elle regarde sa belle-mère, comme épuisée.

- Ça aussi, ça m'angoisse, quelquefois.
- Et pour ça aussi, je te comprends.
- Mais vous ... vous êtes d'une famille de soldats. Je veux dire aussi ... d'une grande famille.
- Oui ... et non. Quelques faits d'armes au cours des siècles, un nom connu depuis les guerres de Vendée. C'est tout. Mais comme toi, j'ai épousé un homme dont les racines plongent dans la Légende autant que dans l'Histoire. Un homme qui, que je l'accepte ou pas, et quelles que soient les circonstances, sentait posé sur lui, sur ses actes, le regard de ses ancêtres. Qui portait sur ses épaules le poids d'un héritage invisible. Ma famille ne m'a pas plus préparé à ça que la tienne.

Elle prend les mains de la jeune femme dans les siennes.

- ... mais c'est pour cela aussi que j'ai confiance en mon fils.
- Je voudrais tant qu'il revienne.
- Il reviendra. Bientôt, il reviendra.

Chapitre 23

DÉRIVES

hussein Dey, à l'aube. Mes hommes surveillent la maison depuis trois jours. Rien. Je sais pourtant qu'Hafida m'a dit la vérité. Cette maison, plutôt coquette d'ailleurs, est une planque du Renard. Je regarde autour de moi. Tout est calme, ou plutôt tout semble calme. Le chant du Muezzin s'élève dans la tiédeur du matin.

Bernier pose la main sur mon épaule. Une voiture. Nous nous dissimulons dans la verdure. Elle s'arrête devant la maison suspecte. Une femme sort. Européenne. Belle. Elle porte un cabas. Elle ouvre la porte.

– Bon. On sait que c'est habité, grommelle Bernier.

Quelques minutes plus tard, elle ressort. Sans cabas.

– Et qu'il y a quelqu'un à l'intérieur.

J'alerte le QG. L'intervention est imminente. D'autres hommes arrivent. Je les déploie. En douce. Je ne veux pas d'apocalypse. Je veux Guermouche vivant. Je leur fais signe d'entrer. Un légionnaire brise une porte-fenêtre, à l'arrière. Nous entrons. Première pièce, rien. C'est un joli salon bourgeois, comme l'on pourrait en trouver n'importe où en France. Comme celui des parents d'Annaëlle. Annaëlle ...

Deux de mes hommes passent la porte du hall d'entrée. Aussitôt, un feu nourri les accueille. Guermouche, du moins je suppose que c'est lui, et un complice sont retranchés au haut de l'escalier.

– Vivant. Je le veux vivant !

Atteindre le balcon, et les prendre par derrière. Je donne mes ordres. Bernier emmène plusieurs hommes. Ils atteignent le balcon sans difficulté.

Un bruit, derrière moi. un cri. "Grenade !" Quelqu'un me bouscule. Je tombe. Une explosion déchire l'air. J'ai froid. J'ai mal. Une passiflore grimpe le long du mur. Il fait noir. Annaëlle ...

Des odeurs d'éther. Tout n'est plus noir. Tout est blanc. Je flotte sur un nuage. J'ai toujours mal, mais je flotte. Loin, loin de ce monde.

– Tout va bien. Ne bougez pas, tout va bien.

Je sais bien que tout va bien. Je suis ailleurs. Je dérive au dessus d'un grand fleuve coulant entre deux immenses statues de pierre. Je rentre chez moi ...

– Vous êtes tiré d'affaire. Tout va bien.

Je sens une main sur mon front. Fraîche, douce. J'ouvre les yeux.

– Vous émergez enfin, Capitaine. Ce n'est pas trop tôt !

– Depuis combien de temps suis-je là ?

– Deux jours. Vous nous avez fait peur. Mais ça va aller.

– Les autres ?

– Deux morts, et plusieurs blessés. Je n'en sais pas plus.

Elle me prends le pouls. Je n'ai qu'une envie : dériver à nouveau.

- Il faut vous reposer. Vous penserez à la guerre plus tard.

Elle sourit.

- Vous parlez, en dormant.
- Et je raconte quoi ?
- Des histoires incompréhensibles de cités perdues. D'anneaux. De destin. Vous devriez écrire des romans.

Mais comment lui expliquer que ce ne sont pas des romans ?

Je dors, me réveille, me rendors. Je ne sais pas ce qu'ils me donnent. Je suis dans mon monde. Si loin. Si seulement il y avait Annaëlle ...

Je sens une présence à mes côtés. Mais ce n'est pas Annaëlle. Juste mon colonel. Il me tient la main, me regarde avec inquiétude.

- Comment allez-vous, Henri ?

Il parle doucement, m'appelle par mon prénom. Ce n'est pas dans ses habitudes.

- A vrai dire ... je n'en sais rien. Ils doivent m'assommer de calmants.
- Vous nous avez fichu une frousse de tous les diables.
- Il paraît ... Guermouche ?
- Vous ne pourriez pas penser à autre chose ? Enfin ... Guermouche s'est échappé. C'était lui, la grenade. Mais ce fut un joli coup de filet, malgré tout. Cinq hommes, du gros gibier. Des papiers, très importants. Des explosifs et des munitions. Un très joli coup de filet. Avec une citation à la clé.
- Je m'agite, essaie de me redresser. Le Colonel m'en empêche.
- Calmez-vous, mon garçon. Ne bougez pas.
- Guermouche...
- Vous me donnez l'impression que c'est entre vous et lui.

Je détourne la tête.

- Vous n'avez pas tenu ses victimes entre vos bras.

Il me serre la main. Très fort, à me faire mal.

- Détrompez-vous, mon garçon. Je vous ai tenu, vous, entre mes bras.

Il me tend un verre d'eau. Je m'aperçois que je n'ai pas la force de le prendre. Il m'aide à boire. Jamais je n'aurais cru qu'il puisse avoir ces gestes paternels envers un de ses hommes.

- Dès que vous en aurez la force, je vous fais rapatrier sur Paris. Vous guérirez mieux entouré de votre petite famille.
- Elles sont au courant ?
- Votre épouse et votre mère ont été prévenues. Et, à présent, rassurées.

Je frissonne. Il fait chaud, mais j'ai froid. Le Colonel s'en aperçoit.

- Attendez.

Il prend une couverture dans l'armoire, l'étend sur moi.

- Merci.
- Vous rejoindrez le régiment quand vous irez mieux. D'ici là, on l'aura sans doute capturé, votre Renard.
- Je donnerais n'importe quoi pour ça.
- Vous avez déjà donné beaucoup. Reposez-vous, maintenant. Je reviendrai.

J'ai mal. J'ai envie de dormir ... dormir ... dériver vers le large ...

Chapitre 24

JEUX D'ENFANTS

Le parc, face à l'appartement de mes parents. Ma mère nous a laissés sortir seuls. Hubert a 14 ans. Moi, 8.

– Et surveille bien ton petit frère.

Il est en Quatrième et prend des airs sérieux.

– Par Elendil !

Je cours dans l'herbe en brandissant une épée de bois.

– Arrête, Henri ! Tu vas te faire remarquer !

– Et alors ?

– Alors rien. Sois discret, c'est tout. Sors un peu de ton monde.

– Mais ce n'est pas mon monde. C'est ...

– Des légendes, c'est tout.

– Ce ne sont pas des légendes ! C'est vrai.

– De toute façon, même si ça a été vrai un jour, c'est le passé.

– Tu lis quoi ?

– La vie de Surcouf.

– Ça aussi, c'est le passé.

– Ce n'est pas la même chose. pas le même passé, tu vois. Ce passé-là, il est vrai. Tout le monde peut le connaître. Et puis ...

Visiblement, il enrage.

– Et puis tu es trop petit pour comprendre.

– Pourquoi.

– Parce que. Vas jouer.

– A Aragorn contre les Orcs ?

– Non. Joue à ... Arthur contre les Saxons, par exemple.

– C'est la même chose. Mais Arthur n'est pas mon arrière-arrière-arrière ...

– Etc... etc ... justement. Ce n'est pas convenable de jouer qu'on est un ancêtre. Il pourrait venir te demander des comptes, la nuit.

Il se replonge dans son livre. Plus tard, il sera marin ...

Chapitre 25

ANNAËLLE -7-

Oes piqûres et des tuyaux ... et toujours ce même brouillard cotonneux. Ce monde à part avec, parfois, l'intrusion d'une phrase. Ou d'un rêve qui n'a rien à y faire. Hafida en robe rouge. Je n'ai pas envie de rêver de Hafida. Je n'ai pas envie de rêver du tout. Guermouche me toise depuis la Montagne du Destin. Il me tend un anneau. Je n'ai qu'à le mettre au doigt et ...

– Vous serez en France, bientôt.

C'est idiot. Je voudrais répondre que c'est idiot, mais je n'arrive pas à parler. Si l'Algérie c'est la France, alors je suis en France, non ? Si je suis encore quelque part ...

J'ai perdu la notion du temps. Tout se décline en mal/moins mal selon le rythme des injections de morphine. Le colonel Aubry vient me voir, quelquefois. Il me parle, mais je l'entends à peine. Comme s'il était là bas, et moi ici. Bernier a dû passer une fois. Le reste, je dois l'avoir rêvé ... Salan, la médaille. On ne donne pas une médaille pour un échec. Et Guermouche me défie toujours du haut de la Montagne. Tout explose, redevient blanc. Pourquoi ai-je toujours froid ?

Je sens des mains tenir les miennes. Je sens qu'on caresse mes cheveux. Je sens qu'une tête se pose sur mon épaule. Je n'arrive pas à ouvrir les yeux. J'ai chaud, soudain. Comme si ... Je tente de blottir ma tête contre celle de l'inconnue. Qui n'est pas une inconnue. Qui est ma femme. Je me rendors, apaisé.

Je finis par me réveiller. Elle est là, et ce n'est pas un rêve. Elle a ramené ses boucles blondes en un chignon dont s'échappent des mèches rebelles. Elle a grossi et son ventre est rond. Elle a les yeux rougis de larmes. Elle n'a jamais été aussi belle.

– Je te demande pardon.

Ma voix n'est qu'un murmure.

– Comment se fait-il ... que tu sois là ?

Elle me répond sur le même ton.

– Je suis près de toi depuis que tu es rentré. Tu es au val de Grâce. Depuis avant-hier soir.

– Je ne me souviens pas ... Et ils t'ont laissée rester ?

– Ta maman a fait jouer ses relations.

– Je ne savais pas que les passe-droits marchaient ici ... mais j'en suis si ... si heureux.

– Si heureux ?

– De t'avoir près de moi.

Je referme les yeux. J'essaie de retenir mes larmes. Je n'y arrive pas. Elle a l'air si fatiguée, si triste.

– Je voulais tant que tu reviennes. Mais pas ... pas comme ça.

– Je suis là, c'est tout.

– Je ne crois pas être à la hauteur. J'ai essayé, pourtant.

– Tu dis des bêtises. Tu te tracasses pour rien. Tu portes notre petit ...

Elle ne répond pas. Elle pose ma main sur son ventre. Je sens des petits coups. Je sens la vie. Je sens mon fils.

– Je t'aime. Je t'aime tant ... Je te demande pardon.

Elle pose ses lèvres sur les miennes.

– C'est la deuxième fois. Pourquoi ?

– Pour t'avoir fait peur. Pour t'avoir fait pleurer.
Je presse sa main sur mon visage. Je suis si fatigué ...

- Annaëlle ...
- Je l'ai envoyée se coucher. Elle n'a pas dormi depuis des jours.
- Maman ?

Elle se tient, calme et fière, auprès de moi.

- Je suis resté longtemps au chevet de ton père, ici même. C'est une chose à laquelle on ne s'habitue jamais.
- Maman ...
- Ton chef est passé au début de la semaine, avant qu'on ne te ramène.
- A Paris ? Qu'est-ce qu'il fait à Paris ?

Elle passe la main sur ma joue, sourit.

- Je n'en sais rien. A vrai dire, on a surtout parlé de toi.
- Pas en mal, j'espère ?
- Non, pas en mal. Il voulait nous rassurer. Ça aurait été plus facile s'il l'avait été lui-même. Je crois qu'il t'aime bien.
- Je ne m'en étais pas rendu compte avant d'être blessé. J'avais l'impression qu'il se moquait de moi. Mais il a été très, comment dire, gentil, après.
- Je crois que tu lui as fait très peur.

Je soupire.

- Apparemment, j'ai fait peur à beaucoup de monde ... les mauvaises herbes ont la vie dure, pourtant.

Elle ne sourit plus. Elle a de la tristesse dans les yeux.

- Alors tu es un vilain chardon. Et c'est bien ainsi.

Chapitre 26

HEM, 1945

hem, dans le Nord. Des maisons ouvrières. Une usine, dont j'entends la sirène. Des hommes qui commencent à sortir.

- Monsieur Vannest ?
- Oui. Qu'est-ce que tu veux, mon gars ?
- Vous parler. Juste vous parler.
- Maintenant . De quoi ?
- Je suis ... j'étais un ami de votre fils.
- Un type comme toi ? Ça m'étonnerait. Et duquel de mes fils, d'abord ?
- André.
- André est mort. Comme Etienne. Il ne me reste que le petit.
- Je sais, Monsieur.
- Comment peux-tu savoir ? Et arrête de me donner du Monsieur.

Il a l'air en colère, mais me dit de le suivre.

- Deux demis, Georges, et deux gouttes.
- Il me fixe droit dans les yeux.
- Tu prendras bien une goutte, hein, gamin ?
 - Oui, Monsieur.
 - Bon. Il y a des manières qu'on ne t'ôtera pas. Pourquoi es-tu là, gamin ?
 - Je vous l'ai dit. J'ai connu André, là-bas. Je l'aimais bien. Et il m'aimait bien. On est devenu amis.
 - Et alors ?
 - On s'était promis l'un à l'autre que si ... enfin que ...
 - Que si un de vous y restait et pas l'autre, celui qui reviendrait irait voir la famille du copain, c'est ça ?
 - Oui, Monsieur.
 - Eh bien, tu me vois. Alors, raconte.
 - Raconter quoi ?
 - Ce pourquoi tu es là. Tout. Je sais juste que mon gosse ne reviendra pas. Rien d'autre. Toi, tu sais. Alors, raconte.

Je bois un coup. Je bafouille. Je suis à nouveau là-bas. Je sens l'odeur de crasse, de pourriture et de sueur du baraquement. Je sens la main d'André sur mon épaule. Je l'entends me dire "Ne flanche pas, l'Aristo". Sans m'en rendre compte, je pleure.

- Bois un coup, petit.
- Merci.
- C'est à moi ... de te dire merci. J'ai vu dans tes yeux.
- Quoi, Monsieur ?

- Mon gamin. Il n'était pas seul en enfer.
- C'est lui qui m'aidait, plus que l'inverse.
- Tu lui donnais du rêve. C'est toujours ça.

N'empêche ...

- Oui ?
- J'ai difficile à imaginer mon fils copain avec un gosse de la haute ...
- Pourquoi pensez vous que je suis de la haute ?
- Parce que ça se voit. T'es pas un ouvrier.
- Je ne suis pas riche. Et là-bas, on était tous pareils.
- Non, mon gars.
- Pourquoi dites-vous ça ?
- Parce que vous avez dû rester ce que vous étiez. Tu seras toujours un aristo, même dans une fosse à purin. Et un gosse bien, aussi ... Je crois que mon fils est resté un gosse bien, là-bas ...
- Non, Monsieur. Un homme bien. Le meilleur d'entre nous.
- Alors, ne l'oublie pas.

Chapitre 27

PROPOSITION

L'infirmière arrange mes coussins, m'aide à me redresser. Dépose ensuite le plateau de nourriture devant moi, du moins s'il est possible d'appeler nourriture ce qu'ils essaient de me faire avaler. Je fais la grimace.

- Vous voulez vraiment que je mange ça ?
- Il faut bien commencer par quelque chose.
- Je préfère encore les boîtes de singe !
- Soyez déjà content de pouvoir encore manger quelque chose ! Et ne faites pas l'enfant, d'accord !

Elle fait semblant d'être rude. En réalité, elle ne l'est pas. Elle est extraordinairement gentille, et fait tout pour que mon séjour à l'hôpital soit le moins pénible possible.

- Quand est-ce que je pourrai sortir d'ici ?

Elle me regarde, estomaquée.

- Sortir ? Capitaine ...

Puis, très doucement:

- Je ne sais pas. Mais pas avant longtemps. Très longtemps. Même si vous allez beaucoup mieux.

Quelqu'un frappe à la porte. Ce ne peut pas être Annaëlle. Elle ne frappe pas avant d'entrer. L'infirmière est prête à jouer les dragons. Ce ne sont pas les heures de visite.

- Mon Colonel !
- Repos, Henri.

Il est en civil. Il porte un énorme bouquet de fleurs. Lorsque l'infirmière lui intime de sortir, il lui tend un papier.

- Encore un passe-droit. Bon, vous pouvez rester, mais ne le fatiguez pas. Et tant que vous êtes là, si vous pouviez le forcer à manger quelque chose, ce serait bien.

Il pose ses fleurs. Elles sentent bon. Il s'assied à mon chevet et me serre longuement la main.

- Je suis content de voir que vous ressemblez à nouveau à un être humain.
- Merci, mon Colonel. Mais ... que faites-vous ici ?
- Apparemment, Henri, je vous rends visite ...

Il rit. Je ris aussi, même si ça me fait encore mal. Il est en civil.

- Je voulais dire, à Paris.
- Je suis en permission. Je suis à Trêves depuis un mois.

Je ne comprends pas.

- J'ai pris le commandement du 3ème REI. Dompierre a pris ma place à la tête du REP.

Je tombe des nues, me sens à nouveau loin de la réalité.

- Je vous l'ai dit, à Alger, mais vous deviez être trop dans le cirage pour comprendre.
- Que s'est-il passé d'autre ?
- On vous a ménagé jusqu'à présent. Ni nouvelles, ni visites, sauf votre famille proche.

Il soupire. Il a l'air d'en avoir gros sur le cœur.

- Je n'ai pas demandé d'être muté. Les hautes autorités ont pris leur décision sans me concerter. J'aurais préféré rester là-bas, jusqu'à ce que le régiment ait fini le travail. Et ...
- Quoi encore ?

- Le régiment n'est plus à Alger. Il a laissé les dossiers à l'Infanterie de Marine. Le REP est sur le Barrage, à Sedrata.
- Guermouche ?
- Les Marsouins ont le dossier. Ils l'auront.

Le monde bascule autour de moi. Le brouillard n'est plus dû, cependant, à des drogues quelconques. Je suis perdu. J'ai l'impression qu'il n'y a plus aucune logique nulle part.

- Mon colonel, je ...

Je bredouille. Je ne sais quoi dire.

Il me prend par les épaules, me fixe dans les yeux.

- Ils feront du bon travail. Vous êtes hors du coup. Du moins pour l'instant. Vous allez vous calmer et manger un peu. Je ne suis pas venu ici pour vous faire du mal.

Je chipote dans ma purée avec ma fourchette. J'ai encore moins faim, maintenant. Le Colonel essaie de me distraire, me parle d'Annaëlle et du bébé à venir, de la vie de garnison en compagnie de son épouse, de ses enfants.

- Henri, j'aimerais que vous réfléchissiez à quelque chose.
- Oui ?
- J'aimerais vous avoir à mes côtés. Comme second.

Je suis abasourdi.

- En Allemagne ?
- Vous ne serez pas sur pied avant longtemps. La situation algérienne risque d'évoluer très vite. Et, vu ce qui s'est passé, si vous faites une demande de mutation, je sais qu'ils accepteront en haut lieu. Je sais aussi qu'elle sera appuyée par Juin.

Jamais je n'avais pensé à cela. Je sais simplement que je ne peux pas dire oui. Pas encore. Je le lui dit.

- J'ai un travail à terminer. On a besoin de moi, là-bas. Ils se battent. Je ne peux demander de me ... de me planquer.
- Réfléchissez. C'est tout ce que je vous demande. Ah, sauf une chose.
- Oui, mon Colonel ?
- J'aimerais que vous m'expliquiez un jour cette histoire d'anneau.

Chapitre 28

ANNAËLLE -8-

Depuis des jours, ma femme ne vient plus me rendre visite. Je m'ennuie. Même si je suis heureux, je m'ennuie. J'ai envie d'ameuter tous les amis que j'ai eu dans ma vie, et pas seulement mes amis. Mes connaissances. Même mes ennemis. Et je suis coincé dans cette chambre. J'enrage.

Je voudrais voir mon fils, le serrer contre moi, embrasser Annaëlle et lui crier mon amour. Mon Amour. Mes beaux-parents sont venus d'Angoulême pour l'occasion. Ils m'ont apporté du champagne. L'infirmière s'est fâchée lorsqu'elle m'a vu en boire, s'est calmée lorsque je lui en ai offert, et m'a embrassé lorsqu'elle a su pourquoi.

- Vous l'avez appelé comment, ce petit ?
- André.
- André de Gondor. C'est joli.
- C'est ... en mémoire d'un ami.
- C'est joli quand même. N'abusez pas du champagne, hein ? Un seul verre.

En fait, un seul verre a suffi à me faire tourner la tête.

Annaëlle met mon fils dans mes bras. Elle est encore pâle. Je la contemple. Elle est heureuse. Je regarde mon enfant, sans vraiment réaliser encore que je suis père. Qu'il va m'appeler Papa.

- Comment le trouves-tu ?

Je ne sais quoi répondre. C'est mon fils. Le plus bel enfant du monde. Vais-je m'arrêter à ces banalités, ou être plus stupide encore ?

- Il est ... si petit.
- Il était bien assez gros quand il a dû sortir, crois-moi !
- Tu as souffert ?

Je sais qu'elle a souffert. Que ça a été long. Et difficile.

- Oui. Mais je pensais à toi. Et maintenant, j'ai oublié.

Je caresse la petite joue rose.

- Bienvenue dans le monde des vivants, mon fils.
- Tu ne trouves pas qu'il te ressemble ? Il a tes yeux. Les yeux gris de ta lignée.

Je ne peux pas m'en rendre compte. Il dort, comme un ange, dans mes bras.

- Tu feras un merveilleux papa. Tu lui raconteras des histoires.
- Oui. Et je lui transmettrai le flambeau. Et l'anneau.
- Le plus vieil objet du monde ?
- Le plus vieil objet du monde.

Le bébé se met à bouger, à pleurer. Annaëlle ouvre son chemisier, me prend mon fils et commence à le faire téter. Je suis ému aux larmes.

- Tu devrais faire comme lui, me dit-elle soudain. Manger.
- Si tu m'apportes du foie gras pour fêter l'événement, d'accord. Parce que leurs horreurs ...
- J'en ai dans mon sac. Et du pain de ferme aussi.

Je n'en crois pas mes oreilles. Pour la première fois, j'ai faim.

- Il paraît que l'employé municipal a fait une drôle de tête quand ta mère est venue déclarer la

naissance.

Je n'ai pas besoin de lui demander pourquoi, même si Maman ne m'a rien dit.

– A cause des prénoms, je suppose.

– A cause des prénoms. Il a d'abord refusé d'inscrire André. Elle a dû revenir avec l'état civil d'une bonne dizaine de tes ancêtres.

Je pouffe de rire. J'aurais voulu être là.

– Le pauvre type a dû se demander d'où ces prénoms sortaient.

Annaëlle et mon fils son partis. Je suis seul à nouveau . Quel sera ton destin, mon fils ? Le poids de ta lignée pèsera-t-il autant sur toi, André, Faramir, Hubert, Eärendil de Gondor, qu'il pèse sur ton père ? Je sais que je serai fier de toi. Je sais que je t'aimerai.

Que je t'aime.

Chapitre 29

INDOCHINE, 1952

Des maisons en cendre. Des corps mutilés. C'est tout ce qui reste du village. Je tremble. Je m'écarte pour vomir.

– Mon lieutenant !

Je reprends difficilement ma respiration.

– Mon lieutenant ! Il y a un survivant !

On m'amène le gamin.

– Ne me faites pas de mal ! Ne me faites pas de mal !

– Je ne te veux aucun mal. Je suis un ami.

– Non ! Vous êtes légionnaire !

– Oui. Je suis légionnaire.

– C'est la légion qui a fait ça ! Ils ont tué tout le monde. Tout brûlé.

– La ... légion ?

– Vous allez faire pareil . Me tuer ! Mon père avait confiance ...

J'essaie de le calmer. Je lui parle doucement, lui donne du chocolat. Quel âge peut-il avoir ? Quatorze ? Douze ans ?

– Que c'est-il passé ici ?

– Les légionnaires sont venus. Mon père avait confiance. Il aimait la France, pas le Viet Minh. le Commandant a parlé, a crié !

– Un Commandant ?

– Un officier à quatre ficelles .

– Tu as raison. Un Commandant.

– Il a dit qu'on cachait des Viets. C'était faux. Il n'y avait que nous. Nous étions fidèles. Nous croyions en vous.

– Et ensuite ?

– Il a hurlé. Donné des ordres. Les hommes ont tiré. Mon père est tombé. Les autres aussi. Je me suis caché. Je ne sais plus, ensuite ...

Il éclate en sanglots. Je le serre longtemps dans mes bras, petit être tremblant, petite âme trahie. J'ai honte.

J'ai consolé l'enfant comme je le pouvais. Nous l'avons emmené avec nous, après avoir accompli des funérailles sommaires pour les siens.

J'ai appris bien d'autres choses sur le massacre.

A Saigon, j'ai confié l'enfant aux religieuses. J'ai rendu mon rapport. Mon chef l'a fait suivre, accompagné d'une plainte contre l'auteur des faits. Il n'y avait qu'un seul commandant de légion dans le secteur.

La plainte fut classée sans suite.

Dompierre est Colonel.

Chapitre 30

AUTRES PROPOSITIONS

Je marche avec difficulté dans les couloirs trop longs de l'hôpital. Gérardy me propose de m'aider, mais je refuse avec agacement. Je ne connais pas cet homme. Je ne l'ai vu qu'une seule fois, et si j'ai accepté de le rencontrer ici, c'est simplement dans la perspective de pouvoir quitter ma chambre et m'offrir une bière bien fraîche à la cafétéria. Ma jambe droite me fait mal et j'ai du mal à respirer. Enfin, l'ascenseur ... !

– Vous vous débrouillez pas mal, Capitaine, me dit-il d'un air narquois.

Je bougonne.

– C'est la première fois que je marche seul. Alors, ne vous moquez pas de moi.

– Je ne me moque pas. Venez.

Je le suis comme je peux. Il m'entraîne vers la cafétéria, m'installe à une petite table de bois vernie.

– Que prenez-vous ?

Je n'hésite pas une seconde.

– Un demi. Bien glacé. Et, si je peux me permettre ...

– Allez y, Capitaine. C'est ma tournée. Prenez ce que vous voulez.

– Un jambon-beurre. Avec beaucoup de beurre. Des cornichons. Et de la moutarde. Du moins s'ils servent ça, ici.

Je soupire. J'espère qu'il en ont. J'ai envie de manger de la vraie nourriture, de boire une vraie boisson. Et de fumer une bonne pipe.

– L'odeur du tabac ne vous dérange pas ?

– Non. Si du moins, c'est du bon tabac. Je suppose cependant que cela vous est encore interdit.

Je sors ma pipe de la poche de ma robe de chambre, la bourre lentement.

– Vous n'êtes pas attaché à cet hôpital, n'est-ce pas ? Alors, je vous prie de ne pas jouer les indices auprès des médecins.

Il me dévisage, sans rien dire. Il me dévisageait déjà ainsi, au Saint-Georges.

– Je suppose que vous n'êtes pas venu me rendre visite simplement pour m'offrir un sandwich.

Son regard se fait plus incisif encore, tandis que la serveuse dépose notre commande sur la table.

– Non, Capitaine.

Il boit une gorgée de vin rouge.

– Je suis venu vous voir parce que j'ai besoin de vous.

Je ne suis pas étonné. Si un homme comme Gérardy se déplace pour rencontrer quelqu'un comme moi, c'est qu'il a quelque chose à lui demander.

– De moi ? Je ne crois pas être bon à grand chose, pour l'instant.

– Ne faites pas l'enfant, Gondor ! Les gens comme moi ont besoin d'hommes comme vous. Je vais jouer cartes sur table.

Je mords dans mon sandwich. Le pain n'est pas très croustillant. Mais Dieu que c'est bon, pourtant !

– Allez-y !

– Vous avez dit devant moi, à Alger, que nous perdrons cette guerre parce que nous n'étions pas prêts à aller jusqu'au bout. C'est peut-être vrai de ceux qui sont au pouvoir actuellement. Mais il y a des gens prêts à aller jusqu'au bout. A refaire naître une France fière, une France forte. Une France

prête à tout sacrifier pour garder l'Algérie. Pour intégrer l'Algérie. Je suis avec eux.
Je regarde les bulles monter lentement vers la surface du liquide doré dans le verre que je porte bientôt à mes lèvres. L'amertume de la bière me fait du bien.

- ... et ils ont besoin de vous.
- Pourquoi de moi ? Nous sommes des milliers dans mon cas. Je ne suis qu'un simple officier sans particularités exceptionnelles.

J'ai de plus en plus l'impression que ses yeux veulent pénétrer mon âme.

- Vous êtes intelligent. Vous êtes lucide. Vous êtes un chef-né au parcours exemplaire. Vous avez derrière vous des siècles d'Histoire.
- ... et je suis un peu fou, rêveur. J'ai des opinions politiques qui ne sont plus dans l'air du temps. J'ai une foi religieuse très forte. Et la faiblesse de croire en certaines valeurs. D'être responsable devant les "siècles d'Histoire" que vous évoquiez.

Il boit à nouveau. Semble un peu mal à l'aise.

- Je ne suis pas prêt à me lancer en politique, monsieur Gérardy.

Je ne sais pas s'il est déçu. Je sais qu'il veut des explications.

- Je ne suis pas prêt à faire de fausses promesses à de pauvres gens.

Il dément, proteste de sa sincérité.

- Je suis soldat, monsieur. Je me bats pour mon pays. Et je me bats contre des gens qui vont trop loin. Nous avons reçu l'ordre d'aller trop loin, nous aussi. Je ne l'ai pas encore fait. Du moins, je l'espère.

Il veut me persuader que je me trompe, qu'il ne nous demandera jamais de trahir notre conscience.

- Je ferai mon devoir, monsieur. Mais je considère cette guerre comme perdue. Parce que la France ne veut pas de l'Algérie. Pas comme partie d'elle-même. Comme colonie, peut-être, quel que soit le nom qu'on lui donne.

Il dit qu'avec les siens, tout va changer. Qu'il n'y aura plus d'inégalités. Plus de statut indigène, que ...

- Croyez-vous, monsieur Gérardy, que l'ouvrier du Nord ou le paysan du Cantal soit prêt à accepter ...

J'hésite un instant.

- ... un président de la République d'origine Arabe ?

Il est interloqué. Bafouille. Je bois une autre gorgée de bière.

- Je pourrais accepter, moi. finit-il par dire.
- Alors, convainquez les gens. Et quand ils en seront convaincus, que l'Algérie c'est la France, que leurs gamins ne vont pas se faire tuer pour rien, là-bas, qu'on ne leur demande pas non plus de tuer pour rien, revenez me voir.

Gérardy commande un nouveau verre de vin, tandis que je termine mon repas. Il n'a pas l'air de m'en vouloir. La tête me tourne un peu. Nous discutons encore un moment, de choses et d'autres. Il ne m'est pas antipathique, même s'il connaît trop bien mon histoire, et celle de ma famille par delà les siècles.

Chapitre 31

NOËL

Noël. Je suis assis dans le fauteuil de mon père. Cela crée en moi un curieux malaise, comme si j'usurpais sa place. Même si mon père a quitté ce monde depuis bien des années, maintenant ! Et que, comme le dit Maman, je suis moi-même père à présent.

Annaëlle m'a mis André entre les bras. Premier Noël pour mon petit homme. Je suis content d'y participer, même si je n'en remerciais pas le Renard pour autant. Mon fils suce avec avidité une tétine en caoutchouc, bien qu'elle ne lui apporte aucune goutte de lait. Sa petite tête repose dans le creux de mon épaule. Ses doigts minuscules s'accrochent à mon index. Je le regarde. Je suis ébahi chaque fois que je le regarde. C'est la chair de ma chair, le sang de mon sang, l'héritier de ma lignée, l'enfant de mon amour. Je le ressens bien plus fort ici, entre ces murs qui ont vu une grande partie de mon enfance, que dans la blancheur aseptisée de l'hôpital. Je suis son père, j'en suis responsable. Je cherche ma femme des yeux. Elle entre dans le salon, les mains encombrées par un plateau garni de coupes de champagne et de brioches aux olives. La vie continue. La vie recommence. Comme j'ai les deux mains occupées par notre enfant, Annaëlle me fait boire un peu de champagne, puis me fourre une brioche dans la bouche. C'est bon. Je ris. Elle m'embrasse.

Maman vient s'asseoir auprès de nous. Elle a mis un disque. Une voix d'homme un peu crépitante s'élève dans la pièce trop chaude. "Douce Nuit, Sainte Nuit"... Les mêmes chansons chaque année, où que j'aile ... Sur les ailes de la musique, mon esprit s'envole vers d'autres Noëls ... Noël de garde sous la voûte étoilée du Sahara .. Noël tonkinois, un légionnaire autrichien chantant "Oh Tannenbaum" devant la crèche en bambou ... Noël de deuil dans la joie de Paris libéré ... Noël de déporté, glacial, sous les coups des gardes ... Noël de garnison à Rabat, ma mère garnissant le sapin d'ouate pour simuler la neige qui manquait au dehors ... Noël vendéen au milieu des cris des cousins et des remontrances de notre grand-mère ...

– Tu rêves ?

Annaëlle passe la main dans mes cheveux. Elle est heureuse.

– Non. Je me souviens ...

André a fini par lâcher mon doigt, et par cesser de sucer. Il dort béatement, bercé par la musique. J'attire mon épouse auprès de moi. Elle nous entoure de ses bras. Moi aussi, je suis heureux. Le champagne entraîne mon esprit dans une douce ivresse ... Noël de mon père dans les tranchées de Verdun ... De son père dans la forêt congolaise ... Noël des femmes seules attendant une lettre, une nouvelle, rien qu'un espoir ... Noëls de mes ancêtres ... Fêtes d'avant qu'il y eut un Noël ... Je sens des lèvres sur les miennes.

– Cesse de te souvenir. Reste avec nous.

– Je suis avec vous.

Je prends un morceau de brioche, mords dedans comme dans la vie.

Le sapin qui se dresse jusqu'au plafond émet des lueurs diaphanes. Les ampoules électriques ont remplacées les bougies de mon enfance. "C'est moins dangereux" avoue prosaïquement ma mère "même si c'est moins joli". Le sapin reste néanmoins "son" sapin, décoré de façon anarchique de boules multicolores, sans aucun souci d'harmonie. "L'harmonie de Noël, c'est dans nos âmes qu'elle se

trouve" me répond-elle lorsque je lui fais la remarque.

Mais je pense que mon âme à moi n'est pas très harmonieuse, cette année. Malgré le tableau idyllique que représente ma famille à mes yeux. J'aimerais me rendre à la messe, mais je me heurte à un refus catégorique de "mes" femmes.

– Tu n'y pense pas ! Tu es encore trop fragile pour sortir par ce temps. Et, imagine, le petit à la messe de Minuit ...

J'imagine très bien, mais je n'insiste pas ...

L'odeur de l'oie rôtie emplit la pièce. Je me régale. L'oie avant la bûche. La bûche avant minuit.

Minuit Chrétien, c'est l'heure solennelle ...

Quel est il, le minuit de mes hommes qui montent la garde le long du Barrage ?

Quel est il, le minuit du Renard traqué ?

Quel est-il, le minuit de ceux qui ne tressaillent plus d'espérance, là-bas, au delà de la mer ?

Annaëlle sourit. C'est elle qui rêve, maintenant. Elle, ma femme pleine d'espérance penchée sur notre enfant. Comme Marie penchée sur Jésus. Comme toutes les mères penchées sur leurs enfants depuis que le monde est monde.

Chapitre 32

BUCHENWALD -3-

- **T**iens.
Je prends le verre d'eau et la bois. Elle a un goût de terre.

- Merci.
 - Ce n'était pas très malin, tu sais.
 - De ne pas le laisser faire ? Mais je ne pouvais pas ...
 - Tu es nouveau. Tu ne connais pas les règles. Seuls les plus forts survivent, ici.
 - Ceux qui volent la nourriture des autres ?
 - Paul va mourir. Quoiqu'on fasse, il va mourir. Maréchal a cru bon de lui voler son pain pour survivre, lui, parce qu'il estime avoir encore une chance.
 - Et tu es d'accord avec ça ?
 - Non. Mais je suis plus un voleur qu'un bagarreur. J'ai du pain d'épice en poche. J'en donnerai à Paul cette nuit.
 - Tu voles de la nourriture ? A qui ?
 - Aux gardes. Aux kapos. Dans les réserves. J'ai toujours été bon voleur. Cela désespérait mon père, d'ailleurs.
 - C'est toi qui es fou. Tu vas te faire prendre. Et tuer.
 - Parce que toi, tu espères sortir d'ici vivant ? Surtout en te mettant des types comme Maréchal à dos ! Les Allemands nous donnent suffisamment de coups pour ne pas aller en chercher ailleurs.
 - Je te répètes que je ne pouvais pas le laisser faire.
 - Et moi, je te répète qu'il t'a assommé. Et que tu as intérêt à être en forme demain. Tu as encore soif ?
 - Non ... ça va. Enfin, autant que faire se peut.
 - Tu es un drôle de type ...
 - Pourquoi ?
 - Tu cherches à garder tes principes en enfer.
 - Apparemment ... toi aussi. Je m'appelle Henri. Henri de Gondor.
 - De Gondor ? Tu es un aristo, alors ... Catho, et tout ?
 - Catho, et tout.
 - André Vannest. Membre du Parti depuis l'âge de treize ans ... Bienvenue chez le Diable. A propos ... tiens, mon Prince ...
- Et il me met discrètement un morceau de pain d'épices dans la main.

Chapitre 33

MAI 1958

O n a envie, quelquefois, de croire aux miracles. Puis-je y croire, maintenant que je suis de retour à Alger ? J'ai débarqué il y a moins d'une demi-heure, et quelque chose me trouble. Non que ce soit un Bernier promu adjudant-chef et chef de section qui soit venu m'accueillir plutôt qu'un simple soldat. C'est autre chose. C'est dans l'air. Depuis quelques jours, je n'étais pas sans savoir que la situation avait évolué très vite. Que l'émeute avait fait place à la fraternisation. Que certains hauts cadres de l'armée dont la plus haute autorité de la Province et mon propre chef de division semblaient avoir pris en main ce mouvement qui avait l'air populaire, que des politiciens en vue venaient les rejoindre.

Mais je ne m'attendais pas à ce que je vois, ce que je ressens, et qui me remplit le cœur d'un douloureux espoir auquel j'essaie de me raccrocher. Notre véhicule a peine à se frayer un passage à travers la foule. Une gamine musulmane me jette son foulard. Un vieux colon m'embrasse. J'entends des rires et des pleurs. Partout, je ne vois que du bleu, du blanc, du rouge. J'ai l'impression d'une euphorie de victoire.

Et si, finalement, je m'étais trompé ... Oh, mon Dieu, faites que je me sois trompé, que Gérardy ait eu raison, que la guerre cesse parce que la France accepte les gens d'ici comme ses enfants, et que tous les gens d'ici acceptent la France ! J'ai envie de descendre de la jeep, de me mêler à la foule, de me sentir à nouveau vivant sous ce soleil radieux.

Bernier gare la voiture dans une rue secondaire, me crie de le suivre. Nous marchons vers le Gouvernement Général. Nous faisons partie intégrante maintenant de cette foule en délire qui hurle. Qui acclame. Massu au balcon. Salan au balcon.

– ... Vive l'Algérie Française ! Vive la France ! ... et vive De Gaulle !

La clameur monte comme un ouragan. Gérardy a réussi, me dis-je. Il n'y a plus de civils ou de militaires, de Pieds Noirs ou d'Arabes. Il n'y a qu'Alger grondant son union retrouvée derrière des hommes qui croient en elle.

Bernier m'attire vers un café. Impossible de consommer en terrasse. Il commande pour nous deux. Le patron refuse son argent. C'est sa tournée. Je m'assied, comme pris de vertige.

– A votre santé, mon Capitaine. A votre retour.

– A la paix et à la victoire !

Je ne m'attendais pas à voir se troubler son visage. C'est pourtant le cas ...

– Vous êtes resté parti bien longtemps.

J'acquiesce. Plus de neuf mois ...

– Trop longtemps pour pouvoir imaginer ça !

– Vous auriez encore moins pu l'imaginer d'ici !

Il paraît de plus en plus sombre, détonnant dans la liesse ambiante. Il verse de l'eau dans son verre d'anisette. La liqueur perd sa transparence. Il boit d'un coup, recommande un autre verre.

– Je ne dirais pas que vous étiez mieux là où vous étiez ...

– Depuis Noël, si ! lui dis-je en riant . Avant ... Je crois que j'aurais été mieux n'importe où ailleurs que là où je me trouvais !

Il soupire.

- On était inquiets, vous savez ! On ... vous aime bien.
- Qui ça, "on" ?
- La plupart des hommes. Vous êtes ... humain. Ce n'est pas le cas de tout le monde.

Je commence à comprendre où il veut en venir.

- Dompierre ?

Je veux savoir. Maintenant.

- Le Colonel nous entraîne sur une voie dangereuse. Dans les montagnes ou ici. Il n'a pas de respect pour la vie, pour les gens. Il aime la guerre et le sang. Et montrer sa puissance.

Je connais peu Dompierre. Mais ce que dit Bernier corrobore ce que je sais déjà.

- Je n'aime pas obéir à ses ordres. Devoir commettre des choses ... qui me dégoûtent.

Il me parle de sang et de larmes, de destruction et de tortures. J'ai beau être soldat depuis bien des années, ce que j'entends me donne des hauts le cœur. J'ai envie de plonger dans l'anisette, moi aussi. Ou dans la foule, qui est en ce moment une drogue bien plus puissante.

- Je crois aussi, mon Capitaine ...

Que va-t-il encore me dire ? La fraîcheur douceâtre de l'alcool distrait mon attention pendant un instant. Le patron m'apporte un autre verre. Il refuse toujours mon argent. Son ardeur patriotique va finir par lui coûter cher.

- Pardon, Bernier, j'étais distrait.
- Je disais : je crois qu'il ne vous porte pas dans son cœur. Qu'il vous déteste.

Je ne peux m'empêcher de ricaner.

- Et moi, je sais qu'il est normal qu'il me déteste. Est-il efficace, au moins ?

Bernier a quelque chose à me dire. Depuis le début.

- Le Renard est entre nos mains depuis trois jours.

Je suis assis, heureusement ...

Dompierre a pris Guermouche ...

Dompierre a réussi là où j'ai échoué ...

Chapitre 34

ANNAËLLE -9-

Le soleil. Les cris des enfants. La brise dans mes cheveux et les bruits de Paris, derrière moi. Je marche en souriant dans le parc qui a bercé mon enfance. Trois semaines de permission, c'est toujours bon à prendre.

– Monique !

La petite fille court, trébuche, roule au bas de la pente, hurle.

– Monique !

Une jeune fille se précipite vers l'enfant. Elle est belle comme une Elfe des bois, bien que les Elfes des bois aient rarement des boucles blondes. Elle se penche sur l'enfant, tente de la consoler.

– Mon pied ! J'ai mal au pied !

Je m'approche.

– Puis-je vous aider, Mademoiselle ?

– J'ai mal au pied ! hurle l'enfant.

Je lui ôte sa chaussure, prends sa cheville entre mes mains. La jeune fille me regarde faire sans mot dire.

– Ça va mieux ?

Monique fait "oui" de la tête.

– Il vaudrait mieux la ramener chez elle. J'ai apaisé la douleur, pas guéri l'entorse.

– Vous avez ... comment ?

– Je ne sais pas. Je suis comme ça .

– En tout cas ... merci.

– Puis-je ?

– Oui ?

– Vous raccompagner ?

– Me ... pourquoi ?

– Je ne sais pas. Pardonnez-moi d'être importun.

– Vous n'êtes pas importun. Je m'appelle Annaëlle.

– Henri.

* * *

– Tu repars demain ?

– Oui. Je n'ai pas le choix. Les vacances sont finies.

– Tu es triste ?

– Triste de te quitter. Oui.

– Je peux te poser une question ?

– Tu n'arrêtes pas de me poser des questions.

– Pourquoi es-tu soldat ?

– ...

– Pourquoi, Henri ?

– Cela te déplaît, que je sois soldat ?

- Non. C'est seulement ... Je repense souvent à notre rencontre.
- Elle date de trois semaines, notre rencontre.
- Oui. Et depuis trois semaines, je me demande comment tu as fait, avec Monique.
- Je te l'ai dit. Je n'en sais rien. C'est un don de famille. Comme le fait d'être soldat est une tradition de famille.
- Tu y crois ? A ce que tu fais ? A ce pourquoi tu te bats ?
- Si je n'y croyais pas, je ne me battrais pas.
- Et si un jour tu n'y crois plus ?
- Plaise à Dieu que ce jour n'arrive jamais, Annaëlle.
- Henri...
- Oui ?
- Tu penseras à moi, là-bas ?
- Je ne penserai qu'à toi.

Chapitre 35

LE REFUS

- Mes respects, mon Colonel !
Je me tiens au garde à vous. J'ai prononcé cette phrase rituelle des centaines de fois depuis le début de ma carrière, mais aujourd'hui elle m'écorche les lèvres. Je ne respecte pas Dompierre, et Dompierre le sait.

– Henri de Gondor, hein ?

Il me toise, me dévisage avec un petit sourire sarcastique aux lèvres.

– Henri de Gondor, monsieur je-me-mêle-de-ce-qui-ne-me-regarde-pas ? Eh bien, vous allez vous mêler de ce qui vous regarde, aujourd'hui. Il y a du travail qui vous attend, au sous-sol. J'ai rendez-vous à la division.

Il allume une cigarette. Je suis toujours au garde à vous, n'ayant pas entendu le "Repos" de rigueur.

– Quand je rentrerai, je compte que le boulot soit fait.

– Quel boulot, mon Colonel ?

– Vous avez à faire parler un gros poisson. J'ai donné des ordres à Saint-Albray. Exécutez-les. Rompez.

Je quitte la pièce avec soulagement. Je croise des soldats dans les couloirs du Quartier Général. Ils me saluent, pour la plupart avec autant d'affection que de respect. Certains me glissent un mot, s'enquêtent de ma santé, se félicitent de mon retour. Je suis ému, plus que je voudrais le montrer. Je descends les escaliers, me trouve face à une porte de fer. J'entre.

Une lumière blanchâtre inonde la pièce, me rappelant la lumière de l'hôpital. Mais je ne suis pas dans une salle d'opération. Un homme est devant moi, relié à un générateur électrique. Deux officiers lui font face, trois hommes sont derrière lui. Le plus âgé des officiers, un chef de bataillon, appuie sur une manette. L'homme se tord dans un spasme. Un cri de souffrance meurt dans sa gorge. Il retombe sur son siège, hagard.

– Alors, Guermouche, toujours rien à dire ? Tu sais très bien ce qui t'attends, si tu t'obstines.

Pour toute réponse, l'homme crache à terre.

Guermouche ! Le Renard ! L'homme que j'ai pourchassé si longtemps, mon obsession, ma haine. Guermouche, le terroriste des autobus. Le chef de guerre insaisissable. L'idéologue fanatique. Guermouche, ligoté sur un tabouret, à notre merci, et toujours farouche.

Le commandant lui envoie une nouvelle décharge. Nouveaux spasmes, nouvelles souffrances. Pendant un instant, je jouis de ma vengeance. Les images de ses victimes me reviennent à la mémoire et je jubile de voir mon ennemi vaincu haleter de douleur. Je frissonne. J'ai envie de vomir. Je ne vaudrais pas mieux que lui.

– Prenez ma place, Gondor. Ordre du Colonel.

Le Commandant me fait signe d'approcher, m'explique le fonctionnement de la machine infernale.

– Allez-y.

Je hais Guermouche. Autant qu'il m'est possible de haïr quelqu'un. Mais, au moment d'appuyer sur la manette à mon tour, je m'aperçois que je me hais plus encore. Je me dirige alors vers le prisonnier, lui détache les jambes et le relève sans ménagement.

– Sergent ! Conduisez cet homme à la salle d'interrogatoire. Surveillez-le jusqu'à mon retour.

J'ai l'impression que ma voix tonne dans la pièce insonorisée. Le sergent exécute mon ordre, sans mot dire. Guermouche le suit, ne comprenant visiblement rien à la situation. Ahuri, le Commandant met

un certain temps avant de réagir. Le temps pour moi de refermer la porte blindée, de nous isoler de Guermouche.

– Capitaine ! Il a de la colère dans sa voix. Capitaine. je vous ordonne de faire revenir le prisonnier.

– Non.

Je suis très calme. Je n'ai jamais été aussi calme de ma vie.

– Capitaine ! Vous avez reçu l'ordre de faire parler cet homme.

– Et c'est ce que je vais faire .

– De le faire parler à notre façon. Les interrogatoires ont lieu ici.

Il bout de rage et de désarroi. Et plus il bout, plus je me sens calme.

– Non. Je ne m'abaisserai pas à l'interroger de cette manière.

– Ce sont les ordres, Capitaine.

– Tant pis pour les ordres.

– C'est un terroriste. Un monstre.

– C'est un homme.

Jamais je n'aurais cru prononcer ces mots en parlant du Renard.

Je me dirige vers la porte. Saint-Albray m'empoigne l'épaule, m'attire en arrière. Mon poing l'atteint au menton.

– Je ne me rabaisserai pas à torturer un homme. Quels que soient les ordres. Et quel que soit cet homme.

Je ressens au fond de moi un message venu de la nuit des temps. Je n'utiliserai pas la torture. Je n'utiliserai pas l'Anneau.

Il y a des armes qui vous entraînent irrémédiablement vers le Mal.

– Je vous casserai, Gondor, hurle le Commandant. Vous passerez en Conseil de Guerre. Pour mutinerie.

Il hurle, mais il ne me suit pas. Il ne donne aucun ordre en ce sens.

Je me retrouve, face à Guermouche, dans le petit bureau que je connais si bien.

Chapitre 36

LES AQUARELLES

J'ai dix ans. Mes parents dorment. Mon frère aussi, je crois. Je sors de mon lit aussi discrètement que possible. Je traverse l'appartement, jusqu'au salon, avec vue sur le parc. Je tire un fauteuil jusqu'à la bibliothèque. Je sursaute moi-même au grincement du bois sur le parquet.

J'y suis arrivé ! Je grimpe sur l'accoudoir, risquant de tomber et, du même coup, de réveiller toute la maisonnée. Je me hausse et me saisis de la farde de cuir fauve vieilli. Celle qui contient les dessins de mon arrière-grand-oncle. Camille de Gondor, évêque de Blois.

Certains considèrent que, pour un homme d'Eglise, l'oncle Camille avait de curieux sujets de peinture. Pas plus de Vierge à l'Enfant, ou de Christ en Croix, que de Martyre de Saint Sébastien. C'était un saint homme pourtant, pieux et charitable. Mais ses coups de pinceaux racontent une autre histoire. Notre histoire. Celle que j'aime retrouver en secret, la nuit, quand toute la famille dort dans la ville endormie.

J'allume la lumière. Pas le lustre aux pendelettes de cristal qui donnerait un éclairage trop vif, trop froid, aux scènes souvent violentes croquées avec délicatesse. Juste une lampe sur pied à l'abat-jour de dentelle confectionné par ma mère pendant une de ses longues attentes, qui éclairera tout en douceur. Faites de bougies ... J'ouvre la farde. Je suis emporté. Je contemple.

Le Roi Fingolfin tranchant le pied du Malin ... Il est si petit, et l'Autre si grand, si effrayant, si sombre ...

Le Roi Finrod tendant en signe d'Alliance son anneau à Barahir ... Est-ce vraiment lui, l'Anneau aux serpents serti d'une émeraude qui ne quitte jamais le doigt de mon père ?

Isildur, petit-fils du Prince d'Andunië, déroband le fruit de l'Arbre Blanc, celui de nos Armoiries, au nez et à la barbe des gardes du Roi, adorateur du Mal ...

Aragorn-Elessar, pas encore couronné, Général en Chef des Armées de l'Ouest, laissant s'en aller les soldats de Gondor trop effrayés pour défier les troupes de l'Ennemi ...

Le Prince Gareth, faisant rempart de son corps à Arthur à la bataille de Badon, permettant la naissance d'une légende ...

Lord Alfred, affrontant en combat singulier le Duc de Coutances, conseiller du Roi-conquérant Guillaume de Normandie, pour regagner la liberté des paysans de ses terres ...

Lord William, refusant l'allégeance à Cromwell, protecteur du Royaume, et poignardé par lui-même tandis qu'au loin sa famille vogue vers la France ...

Le Comte Louis, traversant la Loire à la nage pour rejoindre l'Armée Catholique et Royale de La Rochejacquelein ...

Ils sont mes ancêtres, et je suis leur descendant. J'ai dix ans, et je sens sur mes épaules le poids de leurs actes, le poids de leurs choix. Je suis fier, et j'ai peur. Je ne suis qu'un petit garçon, un petit

français du XX^{ème} Siècle. Jamais je ne serai digne de leur Légende. De leur Histoire. De leur Vie.

- Henri, que fais-tu là ?
- Rien, Papa. Je regarde, c'est tout.
- Encore ces dessins ? Reviens sur terre, mon chéri.
- C'est la Terre, sur ces dessins, Papa !
- La Terre du passé.
- A-t-elle tellement changé.

Il réfléchit.

- Non, mon fils... Non... Hélas !

Chapitre 37

CONSÉQUENCES

Je suis face à Guermouche. Pour la première fois, je suis face à Guermouche. Les yeux dans les yeux, séparé de lui seulement par un petit bureau de métal laqué. Ali Guermouche. Docteur en Chimie. Licencié en Philosophie. Chef de Guerre. Indépendantiste. Guermouche, le Renard.

Je reprends mes vieilles habitudes. Un bloc de papier, un stylo. Des bavardages, apparemment sans queue ni tête, pour déstabiliser le prisonnier. Mais le temps m'est compté. Je sais que, bientôt, quelqu'un franchira cette porte, interrompra mon interrogatoire et ... que sais-je encore. Guermouche le sait aussi. Curieusement, il ne me défie pas. Il sait que je suis son ennemi, et que les autres le sont aussi. Plus que moi ? Non. Pas de la même façon que moi, plutôt.

Je le laisse parler, profite d'un mot pour l'entraîner sur une route, puis une autre, puis une autre, encore. Et je m'aperçois au fil du temps qui passe qu'il est bien plus encore que je ne l'imaginai, que son réseau de connaissances et de sympathisants s'étend comme une toile, à travers toute la société française, et surtout, surtout, là où on l'attendrait le moins. Dans les milieux d'affaires et de la politique. Auprès de ces gens qui signent les lois qui envoient des gamins du Nord et de Bretagne tuer et se faire tuer pour... pour ... quoi, au fond ? Le contraire de ce qu'ils veulent, de ce à quoi ils croient ?

La porte s'ouvre, brutalement. Dompierre est devant moi. Il crie. Il ordonne à un des hommes qui l'accompagnent d'emmener le prisonnier. Il me fait face.

- Vous êtes consigné dans vos quartiers, Gondor ! Aux arrêts. Jusqu'au Conseil de Guerre.
- J'ai pourtant suivi vos ordres, mon Colonel.

Je suis aussi sarcastique qu'amer. Mais je dis vrai, d'une certaine façon. Guermouche parlait.

- Ah, oui ? reprend mon chef d'une voix rauque. Vous le faisiez parler ? Comme ça ? Ici ? Vous me prenez pour un idiot ?

J'ai envie de répondre oui, mais je me retiens.

- Non, mon Colonel. J'ai toujours procédé ainsi.
- Vous allez retourner à la cave. Faire ce que je vous ordonne.

Je respire profondément.

- Non, mon Colonel.
- Vous savez quelles en seront les conséquences ? Si des gens meurent, ce sera votre faute.
- Vous savez très bien qu'on peut enquêter autrement. Et d'ailleurs, ce que Guermouche a à nous apprendre ...

Il est de plus en plus pâle, de plus en plus en colère.

- C'est à moi de décider ce que je veux savoir, hurle-t-il en frappant le bureau du plat de la main. Et vous allez ...
- Non.
- Je vous ferai chasser de l'armée. Emprisonner pour désertion.
- Je m'en fiche. Ça m'est égal. Je n'ai pas déserté.

Il se tourne vers un légionnaire, rouge de confusion devant le spectacle auquel il vient d'assister.

- Conduisez le Capitaine à ses quartiers, caporal. Gardez sa porte. Le temps qu'il faudra.

L'homme baisse la tête un instant. Je le connais bien. Il était avec moi à Dien Bien Phu. Il était avec moi à Hussein Dey. Il se redresse.

– A vos ordres.

Deux hommes m'emmènent vers une jeep découverte. Je m'assieds à l'arrière, à côté du Caporal. Dans les rues d'Alger, la liesse n'a pas cessé. Des gens crient, rient, s'embrassent. Des gens espèrent. J'ai voulu croire à leurs espérances. Pendant une journée, j'y ai cru. Je n'y crois plus, maintenant. Chacune de leurs exclamations, chacun de leurs vivats, me transperce la poitrine plus sûrement qu'un poignard. Aujourd'hui, je sais que c'est fini.

– Mon Capitaine ? Ça va ?

Apparemment, le Caporal me parle depuis un bon moment. Je n'ai rien entendu, perdu en moi-même.

– Vous êtes sûr que ça va ? reprend-il avec de l'inquiétude dans la voix.

– Oui ... merci ...

Je m'essuie le front. je suis trempé d'une sueur glaciale qui me coule le long du dos.

– Vous avez fait cela, dit non ... pour Guermouche ? Ce Guermouche qui a failli vous tuer ?

Je soupire.

– Pour Guermouche, pour moi, pour nous ... l'armée française. Je n'en sais rien, Caporal. Je n'en sais rien.

Il pose sa main sur mon épaule. Je ne sais pas s'il comprend, mais il m'aime bien. Et c'est tout ce qui compte.

– Vous nous en voulez ? finit-il par me demander. A nous, qui n'avons pas dit non.

Je secoue la tête, sans mot dire.

Il m'emmène à ma chambre, ferme la porte derrière lui.

J'ouvre la fenêtre. J'étouffe. J'ôte ma chemise de treillis. J'essaie de respirer l'air chaud empli des odeurs de la ville. J'entends les bruits monter vers moi. La foule. Le chant du muezzin. Les cloches de Notre Dame. Je tremble. Je ne me moque pas du Conseil de Guerre. Cela ne m'est pas égal d'être chassé de l'armée. Il y a tant à faire. Et si les Dompierre mènent la danse avec l'assentiment de Paris ... Je frissonne dans la chaleur de mai. J'ai peur, tout à coup. Je sais que j'ai raison, mais j'ai peur. La tête me tourne. Mes jambes me lâchent.

Je m'effondre sur le lit, et j'éclate en sanglots.

Chapitre 38

ANNAËLLE -10-

Mon amour, mon ange,

Je te demande pardon. Je vous demande pardon, à André et à toi. Je ne sais pas où je serai demain. J'essaie de me dire que cela n'a pas d'importance. C'est ce que j'ai répondu à Dompierre quand il m'a menacé.

Je ne sais pas où je serai, demain. J'ai refusé d'obéir aux ordres. Pire, j'ai frappé un supérieur. Mais je ne pouvais pas aller contre ma conscience, contre moi-même. Contre tout ce en quoi j'ai toujours cru. Un homme reste un homme, quel qu'il soit. On n'a pas le droit de le traiter comme moins qu'un animal.

Nous avons perdu la guerre, Annaëlle. Nous l'avons perdue parce qu'ils acceptent des Guermouche dans leur camp, et que nous acceptons des Dompierre dans le nôtre. Et que, de ce fait, la Réconciliation n'est qu'un leurre. Elle durera ce qu'elle durera. Je ne serai sans doute plus ici quand le château de cartes s'effondrera. J'aurais voulu y croire, pourtant. Les gens d'ici ont tant en commun.

J'espère en toi, mon amour. En notre Fils. Que Dieu nous aide à construire pour lui un monde moins mauvais.

Je t'embrasse, et je t'aime.

Henri

Chapitre 39

LE GÉNÉRAL

- Capitaine Henri de Gondor.

- Lui-même, mon Général. Mes respects.

Une semaine. J'étais aux arrêts depuis une semaine. Et voilà. Convocation. Je suis au Q.G. de la Division. Face à Massu. Je ne peux m'empêcher de penser que Massu n'en a plus rien à faire de la Division, qu'il est bien trop occupé maintenant par la politique. Il me dévisage, tel un prédateur, à la fois sec et massif, ce qui fait un curieux mélange.

- Repos, Capitaine.

Je quitte le garde-à-vous pour une pose plus naturelle.

- J'ai entendu parler de vous. A plusieurs reprises.

Sa voix est ironique et cassante.

- En bien, d'abord. On m'a parlé de vous comme d'un garçon d'avenir. Efficace et lucide. Mais ...

Il frappe du poing sur son bureau, faisant trembler une pile de dossiers.

- ... ce qui s'est passé est inacceptable. Inacceptable. Que vais-je faire de vous, Capitaine ?

Sa question me semble stupide, inadéquate. Je ne baisse pourtant pas les yeux.

- Cela ne me semble pas judicieux de vous traduire en cour martiale.

Là, c'est moi qui ne comprends plus.

- Pardon, mon Général ? Je croyais...

Il m'interrompt brutalement.

- Vous n'avez pas à croire quoique ce soit. Vous avez à obéir. Moi aussi. Mes supérieurs ne veulent pas que cette histoire fasse de bruit.

Il n'est visiblement pas heureux des ordres qu'il a reçus. Il sort un papier d'un tiroir, me le tend.

- Vous avez deux heures pour quitter le territoire algérien. Et vous êtes prié, si j'ose dire, de ne plus y mettre les pieds.

- Deux heures ? dis-je, saisissant la feuille sans y jeter un oeil.

- Deux heures. Un avion pour Istres décolle dans deux heures. Vous rejoindrez ensuite votre nouvelle affectation. Loin d'ici.

Trêves.

Aubry.

- Vous aviez pourtant une belle carrière devant vous. Derrière aussi, d'ailleurs. Tout foutre en l'air pour ce Guermouche !

Sa voix s'est radoucie, teintée d'incompréhension.

- Il y a des choses plus importantes qu'une carrière, mon Général.

- Vous auriez dû nous rejoindre, écouter Gérardy.

Gérardy ? La politique ? Les aveux de Guermouche résonnent encore dans ma tête. Combien des adeptes de Gérardy ont-ils des contacts secrets avec le renard et ses semblables ?

- Vous étiez au courant ? Pour la démarche de Gérardy ?

- Vous étiez un élément de valeur. Nous croyions en vous.

- Peut-être que moi, je ne croyais pas en vous, mon Général.

J'ai été trop loin, je me reprends.

- ... En votre mouvement, voulais-je dire.

Il me regarde, avec dans les yeux une commisération hautaine.

- Comme c'est dommage, mon garçon. Comme c'est dommage...

Je m'apprête à quitter la pièce. Il me rappelle.

- Capitaine !
- Mon Général ?
- Les rumeurs disent que vous descendez d'une lignée de Rois...

Je suis frappé d'étonnement, agacé aussi. En quoi mes ancêtres peuvent-ils bien l'intéresser ?

- Ce ne sont pas des rumeurs. Plutôt ... de l'Histoire ancienne. Ou des Légendes, si vous préférez.

Il se dirige vers la fenêtre, contemple la ville ensoleillée, se tourne vers moi.

- Venez voir, Capitaine.

J'obéis. Je ne vois qu'Alger inondée de soleil. Alger qui grouille de vie, qui ne demande que la paix.

- Si vous étiez Roi...
- Je ne suis pas Roi. Seulement un officier subalterne...

J'hésite un instant.

- ... en disgrâce.
- J'ai dit "si". Si le Roi de Gondor était responsable de ce foutoir ...
- De ce pays, mon Général. Ou de cette région, au choix.

Je suis insolent, je le sais. Peu m'importe.

- Que ferait-il ?
- Vous voulez une réponse sincère ?
- Oui.
- Il aurait le choix. Soit il donnerait l'indépendance à l'Algérie. En exigeant la protection des Pieds Noirs, et le droit pour eux de rester. Il donnerait l'indépendance aujourd'hui. Pas demain. Pas dans un mois. Tout de suite. Car, si nous devons en arriver là, chaque mort, chaque souffrance, chaque destruction, dans chaque camp, est un malheur inutile.
- Eh bien ... si je m'attendais à ça ! soupire-t-il. Ou bien ?
- Ou bien ... Il appliquerait votre slogan. L'Algérie, c'est la France. Et traiterait ces départements, et leurs habitants quels qu'ils soient, comme des Français à part entière.
- C'est notre but, Capitaine.
- Non.
- Comment ... ?

Ses yeux me lancent des flammes.

- Non. Supprimez le Gouvernement Général. Accordez la pleine citoyenneté à tous. Amenez l'eau dans les douars. Créez des écoles. Inscrivez leurs coutumes dans la loi. Acceptez leur religion. Faites de l'Arabe la deuxième langue nationale.
- Vous êtes fou.
- Oui. Je suis fou. Ah, un détail, encore ...
- Après tout ... c'est moi qui vous ai demandé votre avis.
- Vous avez demandé ce qu'auraient fait mes ancêtres. Je ne peux vous répondre que pour moi.
- Et ?
- Dites à de Gaulle de prendre des Musulmans au gouvernement. A des postes-clés. S'il croit que l'Algérie c'est la France, qu'il le montre.
- Vous savez que c'est impossible.
- Alors, nous devons partir.
- Rompez, Capitaine. A partir de cet instant, vous êtes *persona non grata* sur ce territoire.

L'avion décolle de Maison Blanche. Je vois la ville s'éloigner, puis la côte.

Je regarde longuement en arrière.

Puis je ferme les yeux.

Le colonel Aubry a remué ciel et terre pour moi.

A Trêves, j'aurai le temps de réfléchir.

Chapitre 40

AURÈS, JUIN 1955

Nous crapahutons dans les Djebels depuis deux jours. Nous nous sommes battus. Nous avons découvert des grottes cachées par des buissons épineux. Nous avons trouvé des armes dans ces grottes. Des armes défendues par des fells acharnés. Nous nous sommes battus. Nous avons tué, blessé. Et il y a des morts et des blessés parmi les nôtres. Les hélicoptères les ont emmenés, comme les prisonniers.

Nous restons là, mes hommes et moi.
Dans la montagne.
Dans la nuit.
Sous les étoiles.

- Bernier ?
- Mon Capitaine ?
- Organisez la garde de nuit. Pas de feu.
- Bien, mon Capitaine. Et pour manger ?
- Froid.
- Les hommes n'aiment pas ça. Pas de jus et manger froid ...
- Le secteur est troublé, Bernier.
- Je sais ...

Il soupire, va transmettre mes ordres. Je m'allonge sur le sol pierreux. j'allume ma pipe en cachant la flamme du briquet.

... Annaëlle ...

J'ai rencontré une jeune fille et je pense à elle. Annaëlle aux boucles d'or, image incongrue dans ce maquis de pierres et d'épines. Incongrue dans la guerre.

- Vous rêvez, mon Capitaine ?
- Hein ... heu ... oui. Je rêvais. Vous m'avez fait retomber sur terre.
- Elle est belle ?
- Oui. Enfin, pour moi, oui.
- Vous l'aimez ?
- Je n'en sais rien. Je la connais à peine.
- Elle est d'ici ?
- Non.

Il soupire.

- Les métropolitaines ont du mal à nous aimer. Elle ne comprennent pas, pour la plupart ...
- Quoi, Bernier ?
- Ça.

Il fait du bras un geste englobant la montagne.

- Ça, mon Capitaine. La guerre et le reste. Ce pourquoi on est là .
- Vous le comprenez, vous ?

- Je suis un soldat. Je fais ce qu'on me dit de faire. Mon pays est attaqué, je le défends. C'est tout.
- Et votre famille ? Qu'en pense-t-elle ?
- Que cette guerre est con, sauf votre respect. Qu'on se bat pour permettre à des profiteurs d'exploiter des sauvages.
- Et ?
- J'ai pas vu beaucoup de profiteurs, par ici, mon Capitaine. Et encore moins de sauvages.
- C'est ce qui m'inquiète, Bernier. L'image que ceux de chez nous ont des gens d'ici.
- Vous pensez quoi ?
- Je n'en sais rien. Qu'en tout cas, ce n'est pas difficile d'aimer cette terre.

Je me blottis dans mon sac de couchage. Les nuits sont souvent froides par ici, même quand les jours sont torrides.

... Annaëlle ...

Es-tu, là bas, en train de regarder les étoiles ?

Je somnole ...

Un cri !

Une décharge de FM dans la nuit.

Ça recommence.

Sous les étoiles.

Chapitre 41

AUBRY

- **M**'en voulez-vous, mon Colonel ?

- Vous en voulez, Henri ? Pourquoi ? Non, je ne vous en veux pas. A vrai dire ... je vous envie.

Je suis face au colonel Aubry, dans son bureau, à Trêves. Depuis un an et demi, je travaille avec lui en Allemagne. Je mène la vie d'un officier de garnison qui monte la garde face à l'Empire ennemi. Annaëlle et André sont venus me rejoindre. Je devrais être heureux. Mais cette vie monotone me pèse. Et j'ai perdu la foi. Pas en Dieu. En mon pays. En son armée. En l'uniforme que je porte.

J'ai longtemps mûri ma décision. Je ne pouvais engager Annaëlle et mes fils – car elle a mis au monde un deuxième enfant – sans son consentement.

J'ai présenté ma démission à Aubry. Le jour même où la gendarmerie mobile tirait sur les européens d'Alger insurgés.

- Comment allez-vous vous débrouiller, Henri ?
- Nous vivrons chez ma mère. Annaëlle a trouvé du travail. Aux Galeries-Lafayette.
- Une Comtesse de Gondor ? Vendeuse ?

Aubry n'en croit pas ses oreilles. C'est un brave homme, mais très traditionaliste.

- Il n'y a rien de déshonorant à vendre du rouge à lèvres. A cautionner ce qui se passe aujourd'hui, par contre ...

Aubry baisse les yeux. Depuis mon arrivée en Allemagne, j'ai remarqué à quel point il était déchiré. Par son éloignement d'Alger, son impuissance devant la tournure des événements. Par l'attitude des politiques. Parce que tout ce en quoi il avait cru s'effondre.

- Et vous, me demande-t-il avec un sourire triste.
- Je chercherai un travail de nuit, une fois rentré à Paris. Cela me permettra de reprendre des études, le jour.
- A trente-six ans ?
- J'aurai le double de l'âge des autres inscrits. La belle affaire ! L'essentiel est ce qui m'attend, après. J'ai toujours eu le pouvoir de soulager les malades. Dieu seul sait comment, d'ailleurs. Le temps est venu pour moi d'apprendre à les guérir.

Le colonel prend des verres dans une armoire, nous sert deux whiskies bien tassés.

- A votre avenir, mon garçon, me dit-il en levant son verre. Ce ne sera pas facile.
- Je sais. Ça m'est égal. Ma famille est avec moi. La seule chose ...

Je soupire profondément en faisant tourner le liquide dans mon verre.

- ... j'ai l'impression de désert. Et, quelque part, de vous trahir.
- De me trahir ... moi ?

Il éclate de rire. Un rire forcé, sans joie, mais rempli d'affection.

- Vous m'avez fait venir auprès de vous. Sauvé du conseil de guerre et du déshonneur.

Il prend mes mains dans les siennes, plonge les yeux dans les miens.

- Mon garçon ... mon garçon ... C'est vous-même qui vous êtes sauvé du déshonneur. Et si je vous ai appelé auprès de moi, ce n'est pas par bonté d'âme. J'aime travailler avec vous.

Il tousse, vide son verre d'un coup.

- J'aime travailler avec vous, reprend-il, mais si je vous ai fait venir, c'était uniquement pour vous donner du temps. Je ne vous vois pas terminer votre vie sur une voie de garage, inutile et aigri.

Votre décision est la bonne.

Il se verse un autre verre. Il n'a pas l'habitude de boire, pourtant.

– Mon monde s'effondre, Henri.

Il n'a pas non plus l'habitude de se confier.

– Nous tirons sur notre propre peuple. Après avoir commis des actes inadmissibles sur nos adversaires. Nous abandonnons ceux à qui nous liaient nos serments. C'est fini. Cette guerre se traîne. Nos soldats meurent pour rien, tuent pour rien. Tout est déjà décidé, à Paris.

– Vous n'y êtes pour rien ...

Au lieu de le réconforter, mes mots le mettent en colère.

– Pour rien ? J'ai juré, Henri. J'ai promis à des villageois que nous ne partirions jamais, j'ai encouragé leurs fils à nous suivre, j'ai entraîné des garçons dans le combat. Et en gardant cet uniforme sur le dos, je cautionne l'abandon. Comme je cautionne les crimes que nous avons commis. C'est pour ça que je vous envie.

– Vous pourriez partir.

Le colonel Aubry est un homme dans la force de l'âge. Il paraît pourtant très vieux, en ce moment.

– Je n'ai pas le droit. Je dois assumer. Jusqu'au bout.

Je n'avais jamais vu pleurer mon chef. Je le vois aujourd'hui, et je n'aime pas ça. Je voudrais lui tendre la main. J'ignore comment.

– Mon Colonel ?

– Ce n'est rien, mon garçon. Soyez heureux.

Je suis entré à la Sorbonne en Septembre 1960.

En Avril 1961, le Colonel Aubry est entré dans la nuit.

Il fut arrêté six mois plus tard.

Sa cause n'était pas la mienne.

Mais je l'aimais.

Chapitre 42

EPILOGUE

Washington, 1972.

- Doctor !
- Yes, Norma ?

La secrétaire est ronde, noire et sympathique. Elle me tend un papier sur lequel est inscrite une adresse.

- I know you had a lot of work, today. And it is late. I had a phone call. An ambassador, or somebody like that, needs a french speaking doctor for his child.

19 heures ... J'aurais aimé rentrer chez moi, retrouver Annaëlle et les enfants. Mais j'ai choisi de devenir médecin ...

- Please, Norma. Call my wife. Tell her I'll be late.

A la fin de mes études, j'ai eu l'opportunité de faire un stage ici, à Washington. Je suis resté. Nouveau pays, nouveau travail, nouvelle vie. Non que je renie l'ancienne. Mais elle me paraît si lointaine, à présent ...

- Good evening, Norma !

Hafida a épousé son avocat. Nous sommes devenus amis. Seulement amis. Bien qu'elle me rejoigne quelquefois dans certains rêves inavouables ...

Aubry a été amnistié en 1968. Il est employé dans une compagnie maritime.

Bernier est mort sur le Barrage en Mai 1961.

Charles Boyer travaille dans une cartonnerie du Nord.

Gérardy est ministre.

Dompierre vient de recevoir sa quatrième étoile, et la croix de Grand Officier de la Légion d'Honneur.

- Comment t'appelles-tu ?
- Amel, Docteur. J'ai mal à la gorge.

J'ausculte la petite fille. Angine rouge. Rien de grave. Je plaisante un peu, laissant ma main posée sur la gorge de l'enfant. La douleur s'estompe.

Je griffonne une ordonnance.

La mère me remercie, me reconduit à la porte.

Et je me trouve face à lui.

Guermouche.

Ali Guermouche, dit le Renard.

Devenu Son Excellence Ali Guermouche, Ambassadeur de la République Démocratique Algérienne aux Etats Unis d'Amérique.

Et père d'Amel.

- Capitaine de Gondor ?

Je respire profondément. Je réponds d'une voix blanche.

- Il y a bien longtemps que personne ne m'appelle plus ainsi.
- Accepteriez vous que je vous offre un verre, me propose-t-il, affable.

Guermouche ! Ancien ennemi. Terroriste. L'homme que j'ai haï plus que tout au monde. Dont j'ai tenu les victimes entre mes bras. Qui a failli me tuer.

Mais la guerre est finie.

J'accepte.

Il m'emmène dans son bureau, me sert à boire, se sert aussi, en plaisantant.

- Si ma femme me voit boire, elle me traite de blasphémateur !

Le goût de l'anisette fait remonter une masse de souvenirs. Le soleil sur la ville blanche. L'odeur des mimosas. Celle de la poudre et du sang. Les cris des blessés. Les ordres donnés au petit matin. Le chant du Muezzin. L'assaut dans les djebels et les rires des enfants.

Nous restons là, face à face, sans rien dire, pendant ce qui me semble une éternité. C'est lui qui rompt le silence.

- Pourquoi, Gondor ?

Je lui demande ce qu'il veut dire.

Son regard sombre me pénètre comme une balle de fusil.

- Vous m'avez très bien compris. Pourquoi avez vous défié vos supérieurs ? Arrêté la gégène et les coups ? Pourquoi avez-vous brisé votre carrière pour un homme que vous haïssiez ?

Je soutiens son regard, comme je l'ai soutenu il y a bien des années.

- Je n'ai pas cessé d'y penser depuis ce jour, Gondor, continue-t-il calmement. Et maintenant que vous êtes devant moi, moi qui représentais pour vous le Mal absolu, j'aimerais que vous me répondiez.

Je bois une gorgée, réfléchis un instant, souris.

- Vous avez raison, Guermouche, dis-je lentement, en pesant mes mots. Vous avez représenté pour moi le Mal absolu. Mais je suis ce que je suis. Je sais ce que je sais.

Et ce que je sais ...

Je lève les yeux au plafond, me mord la lèvre, puis le regarde fixement.

- Ce que je sais, c'est qu'en utilisant certaines armes, on devient soi-même un Mal plus absolu encore que celui qu'on combat. Ce que j'ai fait, ce n'était que mon devoir. Devant la mémoire de mes Pères. Et devant votre humanité.

Guermouche remplit à nouveau mon verre, semble réfléchir.

- On raconte d'étranges choses sur vous, Docteur, finit-il par me dire. Que vous êtes un homme baigné de légendes.

Je ne peux qu'acquiescer.

- Et dix mille ans de légendes ont plus de poids pour moi qu'un ordre odieux.
- J'aimerais vous comprendre. A votre place, je n'aurais pas hésité une seconde avant de vous torturer.

L'anisette me monte doucement à la tête. Je dévisage mon ancien ennemi et soudain, j'ignore pourquoi, je lui pose la question.

- Voulez-vous vraiment me comprendre ?
- Oui, docteur. Vous m'empêchez trop souvent de dormir.

Je caresse distraitement la bague de mes pères, l'anneau de Barahir aux serpents entrelacés.

– Avez-vous un peu de temps à me consacrer, Excellence ?

Le fait de m'entendre l'appeler ainsi le surprend. Il me le dit. Me demande de continuer.

– Alors, Excellence, écoutez l'histoire que je vais raconter. Une histoire à laquelle un de mes lointains ancêtres a été mêlé, autrefois, il y a bien des siècles.

L'histoire de Frodon aux Neuf Doigts et de l'Anneau du Destin ...

*Michèle Huwart
Alias Lambertine*

Octobre 2003.

TABLE DES MATIÈRES

1.L'attentat.....	3
2.Annaëlle -1-.....	5
3.Alger-la-Blanche.....	7
4.Buchenwald -1-.....	9
5.Hafida.....	11
6.Annaëlle -2-.....	13
7.Interrogatoire.....	15
8.Dien Bien Phu, 1954.....	17
9.Tourments.....	19
10.Annaëlle -3-.....	21
11.La cartonnerie.....	23
12.Buchenwald -2-.....	25
13.Pistes et questions.....	27
14.Annaëlle -4-.....	29
15.Sang et larmes.....	31
16.Paris, 1945 -1-.....	33
17.Face à face.....	35
18.Annaëlle -5-.....	37
19.La pluie.....	39
20.Paris, 1945 -2-.....	41
21.Mondanités.....	43
22.Annaëlle -6-.....	45
23.Dérives.....	47
24.Jeux d'enfants.....	49
25.Annaëlle -7-.....	51
26.Hem, 1945.....	53
27.Proposition.....	55
28.Annaëlle -8-.....	57
29.Indochine, 1952.....	59
30.Autres propositions.....	61
31.Noël.....	63
32.Buchenwald -3-.....	65
33.Mai 1958.....	67
34.Annaëlle -9-.....	69
35.Le refus.....	71
36.Les aquarelles.....	73
37.Conséquences.....	75
38.Annaëlle -10-.....	77
39.Le Général.....	79
40.Aurès, juin 1955.....	81
41.Aubry.....	83
42.Epilogue.....	85